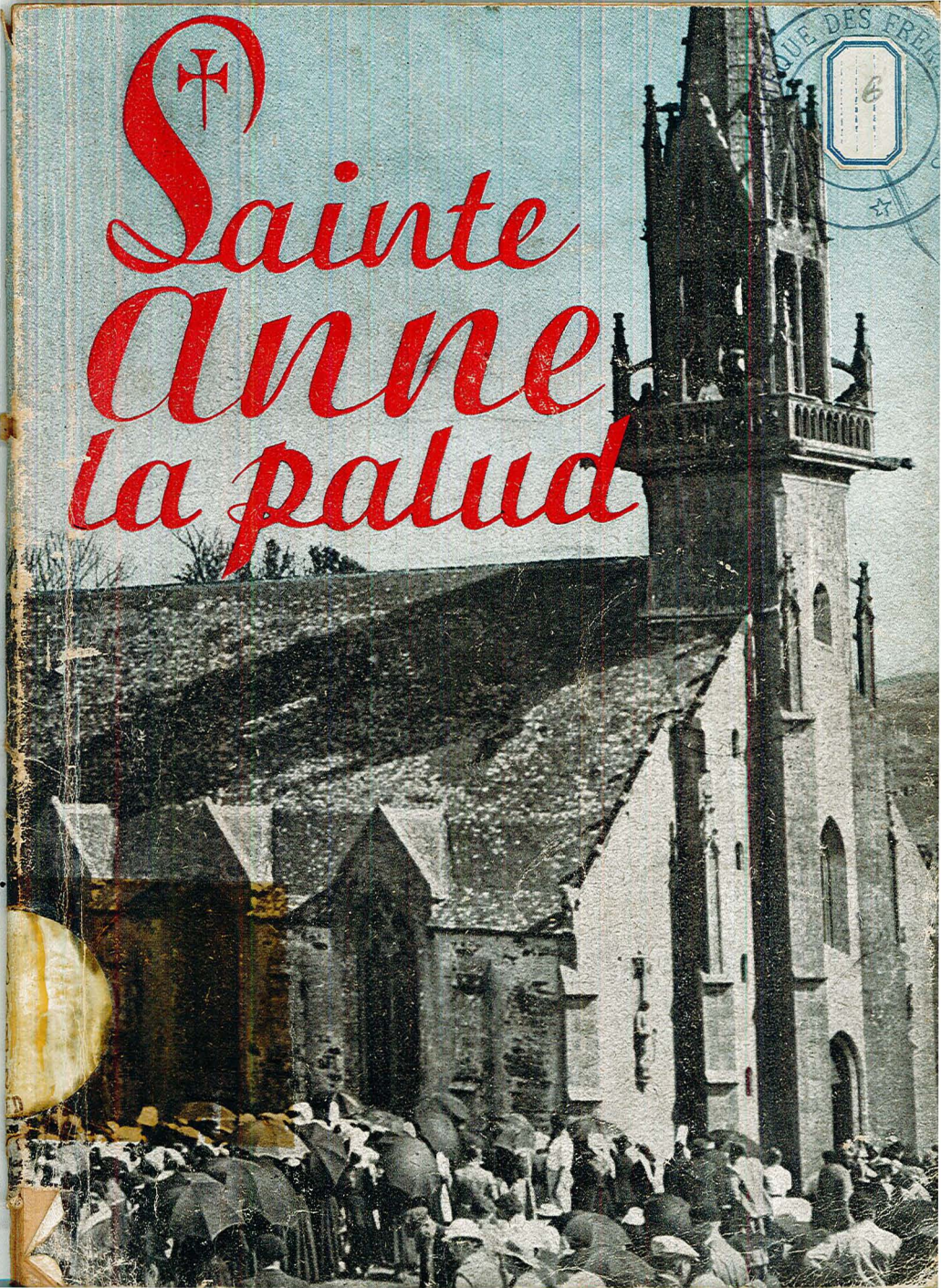


*Sainte
Anne
la palud*





CH. BÉDÉRIC

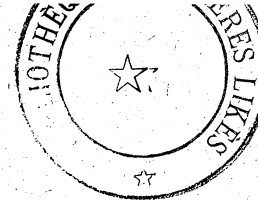
F.B

398-2

BÉDÉRIC

4^E CENTENAIRE
DU
GRAND PARDON
DE
SAINTE-ANNE-LA-PALUD

LES LÉGENDES D'ANNE & DE LA VILLE D'YS



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2025

Terre bénie.
Terre des Saints.
Terre des miracles.

Voilà sans doute la raison de cet ancien et florissant pardon de Sainte-Anne-la-Palud.

Contre vents, marées et persécutions, ce pèlerinage connaît le plus grand succès depuis sa fondation qui remonterait à 485 d'après M. de la Borderie, à l'époque où, par reconnaissance envers Saint-Guenolé qui l'avait sauvé des eaux après l'immersion de sa ville royale d'Is, le roi Gradlon fit édifier un petit sanctuaire au côté sud de la quatrième et actuelle chapelle de Sainte-Anne.

Depuis, près de cent mille pèlerins et touristes visitent ou viennent prier chaque année la bonne Sainte-Anne, vénérée entre toutes les saintes, dans ce merveilleux coin de la baie de Douarnenez.

Il est à prévoir que cette année encore en raison des fêtes du quatrième centenaire de la vieille statue de Sainte-Anne installée dans la chapelle en 1548, une foule immense se rendra encore aux brillantes cérémonies du plus vieux pèlerinage breton.

A cette occasion, il nous a paru utile d'éditer une petite brochure illustrée sur l'origine et l'histoire de cet important pèlerinage.

Et comme nous sommes dans le pays des légendes, dans une contrée dont les habitants aiment beaucoup

Sainte-Anne, la mère de Marie, aussi la Vierge Marie, mère de Dieu et son divin fils, les Bretons veulent que l'aïeule de Jésus soit des leurs et ait vécu parmi eux sur leur côte même.

Donc Sainte-Anne, mère de la Vierge, habitait un vieux castel, enfoui dans la sombre frondaison de la grande forêt de Névez, surplombant la baie de Douarnenez.

Le château était perché sur un rocher à pic, loin de toute habitation.

C'est que le grand et puissant Seigneur du domaine, arrogant et beau de sa personne, était très jaloux de son épouse, magnifiquement belle aussi. Il l'était d'autant plus que sa femme était stérile et ne lui donnait aucun héritier pour perpétuer sa race.

Anne, très pieuse, implorait Dieu de mettre fin à son approbe.

Un ange du Seigneur lui apparut et lui annonça que Dieu avait jeté un regard de compassion sur sa servante et que par elle, il allait accomplir de grandes choses.

— Vous enfanterez bientôt une fille, vous la consacrerez au Seigneur, car elle doit être la mère spirituelle du genre humain et devenir, à son tour, la mère même de Dieu.

Dans sa joie, Anne alla prévenir son maître Joachim de la grande nouvelle.

Sa jalousie l'aveuglant, le mari entra dans une violente colère et leva même la main sur son auguste épouse.

Craignant que dans un accès violent de jalousie, il ne la blesse et empêche alors la prédiction divine de se réaliser, elle n'hésite pas à quitter son foyer pour se diriger vers la Palestine, où séjourne sa famille.

Au milieu d'une nuit lunaire, après s'être assurée du profond sommeil de son mari, elle prend le linge de corps indispensable et quelques provisions, réveille une de ses servantes dévouées et toutes deux descendent le sentier casse-cou qui conduit à la mer.

O merveille ! Au pied de la falaise, un ange se tient à l'avant d'une barque illuminée pour conduire les deux fugitives vers la terre de Dieu.

Le voyage s'accomplit sur une mer d'huile, dans un enchantement surnaturel ; la barque glissait à travers des paysages merveilleux, qu'un soleil éblouissant décorait de mille couleurs différentes.

Anne ne pouvait douter que le Seigneur la conduisait lui-même et voulait par elle accomplir un grand miracle en faveur de son peuple.

L'ange la débarqua à Jaffa, d'où elle gagna Nazareth. Et les choses s'accomplirent selon l'annonce de l'ange.

Lorsque sa fille Marie eut quinze ans, elle épousa le charpentier Joseph. Anne pria alors le Seigneur de la ramener en Cornouaille.

Le même ange lui fit à nouveau traverser agréablement les flots. Elle retrouva le château et les lieux environnants tels qu'elle les avait quittés, mais dans l'intervalle son mari était mort.

Voulant accomplir jusqu'au bout la parole de Dieu, elle vécut dans l'austérité et la prière. Elle distribua

ses biens aux pauvres, partagea ses terres entre ses vassaux et finit ses jours au bord de la baie de la Palue, près de la source que l'on y voit encore et où Jésus vint la visiter plusieurs fois. Après sa mort, son corps disparut.

Mais tant de bonté et de sainteté émerveillèrent les habitants de la côte. On venait d'assez loin solliciter la bonne et généreuse Dame. Ceux qui la priaient avec ferveur obtenaient du Ciel une pluie de bénédictions. Ils proclamaient ensuite les grâces obtenues, si bien que la grande Dame devint très populaire dans ces populations agricoles et maritimes de la basse-Cornouaille.

Cette ferveur n'a fait que s'accroître depuis.

Aussi, lorsque le pieux roi Gradlon, frappé dans son affection la plus chère, sa fille Dahut, fut sauvé par Saint-Guennolé de la malédiction divine après la destruction de sa capitale, son premier acte fut de remercier Dieu et d'élever à la gloire de Sainte-Anne une modeste chapelle auprès de la fontaine miraculeuse du placître de la Palue.

Cette terre bénie recevait encore plus de bienfaits du Ciel en raison de la pléiade de saints ermites venant se réfugier dans les immenses forêts de Névez pour mieux prier le Seigneur et lui consacrer leurs vies entières.

C'est là que les grands moines : Corentin, Guennolé et Ronan commencèrent leurs vies de sainteté. Ils se préparèrent si bien à leur action d'édification et d'évangélisation de la nouvelle religion du Christ, que tout un peuple les suivit d'enthousiasme et resta encore fidèle à cette religion qu'ils ont prêchée si activement et si généreusement, il y a déjà quinze siècles !

Mais à côté d'eux, très près, au pied même de leurs montagnes, une ville, une grande ville, la résidence royale du monarque cornouaillais, Gradlon, vivait dans le péché, dans l'immoralité, dans une luxure éhontée. Et cette vie d'abominations était conduite, prêchée, entraînée par les exemples déplorables de la fille du roi : Ahès ou Dahut.

Comment une fille aussi comblée du Ciel, avec un père aussi sage et pieux que Gradlon, pouvait-elle se conduire de la sorte, et devenir un pareil sujet de scandale ? Car elle était jolie, extrêmement jolie, son corps souple et merveilleusement sculpté dansait à ravir, sa voix douce et mélodieuse envoûtait tous ceux qui l'approchaient et lui permettait de choisir et de ravir les amants les plus beaux. Mais la jeune et fougueuse princesse profanait horriblement tous ces dons de puissance, de richesse et de séduction que Dieu lui avait prodigués ; non seulement elle en usait, mais elle en abusait atrocement pour assouvir ses vices les plus pervers.

Avant que le roi Gradlon ne vint résider définitivement dans la ville d'Is, après avoir fait don au moine Corentin de sa ville de Kemper, après le miracle du petit poisson, cette grande ville s'adonnait déjà à la mollesse et au plaisir.

L'exemple de la jeune princesse survenant lui fut grandement funeste. La débauche s'étala alors partout et sans retenue, rejaillissant même sur les cités environnantes, en particulier sur Ker-Athès ou Carhaix. Et les paysans du Huelgoat montrent encore un gouffre où cette vicieuse faisait précipiter ses amants lorsqu'elle en était lasse ; les bruits lugubres qui s'échappent de ce

gouffre passent pour être les gémissements de ces nombreuses victimes.

Le roi n'ignorait pas l'inconduite de sa fille ; mais il l'aimait tellement qu'il n'osait pas la réprimander et mettre fin à sa vie scandaleuse.

Pourtant Corentin, et davantage encore Guennolé, intervenaient fréquemment auprès du roi pour le décider à mettre fin à toutes ces orgies, lui annonçant de terribles châtiments de Dieu, dans le cas contraire.

Il n'en fit rien. Et sa fille n'écoutait qu'une seule voix, celle de la volupté. Le crime engendrant le crime l'entraînait de plus en plus dans son péché, elle devenait cruelle jusqu'à la folie même.

Voulant braver tout le monde et Dieu par dessus le marché, elle fit annoncer par les trompettes une grande fête de nuit où des spectacles encore plus immoraux qu'à l'ordinaire seraient offerts à toute la ville.

Elle était dans une joie délirante parce qu'elle avait fait la conquête d'un prince étranger, charmant, beau causeur qui l'avait véritablement subjuguée. Dans son enivrement, elle voulait éblouir tous ses sujets.

Mais le beau prince avait, comme elle, l'esprit diabolique. Heureux d'avoir conquis le cœur de la gracieuse fille du roi, il forma le projet infernal de l'engloutir avec lui sous les eaux de la ville, plutôt que de la voir passer entre d'autres mains que les siennes.

Guennolé fut averti secrètement de la fête de nuit organisée par Dahut.

Il se rendit près du roi, s'efforça d'obtenir l'annula-

tion de cette fête. Toujours par coupable indulgence envers sa fille, il n'écouta pas le saint moine.

Prévoyant la terrible punition prochaine, Guennolé fit crier par les rues :

« Ne vous livrez point à l'amour, ne vous livrez point aux folies. Après le plaisir, la douleur, le malheur ! ». Inutilement d'ailleurs, car il prêchait à ceux qui ne voulaient point entendre ; tout absorbés en luxes, débauches et vanités, obstinés dans leurs péchés, les habitants d'Is avaient si souvent entendu des prédications de ce genre, qu'à l'exemple des Ninivites, ils ne crurent pas au châtiment annoncé par ce saint.

Et la fête commença dans un décor féérique. Les vastes salons du palais, tapissés de peintures magnifiques, représentant Vénus dans ses poses les plus scabreuses, piquée des dards de l'amour perfide, resplendissaient de lumière et de riches pierreries ; ce luxe avait transformé le vieux palais en un lieu de plaisir délirant. Une musique ensorceleuse excitait les sens les plus calmes et les nombreux invités de la capricieuse princesse tourbillonnaient dans des danses effrénées que le frôlement des toilettes transparentes rendaient encore plus perverses.

Au milieu de ce tournoiement profane, un couple majestueux évoluait avec plus de grâce encore. Tous les yeux se portaient sur la magnifique princesse, au bras d'un magnifique prince. Légère, souple et à peine voilée, Dahut glissait, tournoyait, semblait même s'envoler en volute si légère qu'elle traversait comme une mince fumée tous les groupes enlacés, au bras de son incomparable et superbe cavalier.

Toute la société les suivait et les enviait. Ils paraissaient tous deux comme de jeunes dieux, jetés là pour ajouter encore plus de charme à une compagnie très belle pourtant.

Le roi lui-même se réjouissait du succès de sa fille et de la beauté de la fête.

Fatigué il manifesta le désir d'aller se reposer.

C'est le moment que choisit le beau cavalier pour réaliser son coupable projet.

Il se fit plus insinuant et plus captivant que jamais. Sachant que la ville était en contre-bas de la mer et qu'elle avait pour remparts des murailles, des digues et des écluses, il attendait avec impatience le moment propice où il pourrait demander à sa séduisante conquête la clef des fameux barrages.

L'influence de cette atmosphère amollissante, l'excitation de ces danses voluptueuses et de ces boissons capiteuses rendaient l'insouciant et capricieuse princesse à la merci du bel amant.

De temps en temps, et chaque fois qu'il la sentait un peu plus à sa merci, il lui glissait invariablement à l'oreille de douces paroles :

— M'aimez-vous réellement, charmante Dahut ?

— Puis-je compter sur votre amour ?

— Je ne veux pas d'une affection passagère, quelconque, mais d'une affection totale, éternelle !

Serais-je l'amant auquel vous vous attacherez pour toujours et pour lequel vous accepterez de souffrir si cela est nécessaire ?

Et invariablement, l'ensorcelée répondait :

— Faut-il que je vous dise : je vous aime, pour que vous en soyez convaincu ?

Ne voyez-vous donc pas que vous m'avez conquise complètement et que je vous appartiens totalement !

Croyez-vous donc que je m'afficherai aux yeux de tous de la sorte si je n'étais votre âme damnée et décidée à faire tout ce que vous me demandez, même à mettre à mort ceux qui peuvent vous rendre jaloux ?

— Vos réponses me comblent de joie, mais des preuves concrètes m'enchanteraient encore plus.

— Quelles preuves nouvelles exigez-vous donc encore ?

Et se penchant amoureusement sur ses épaules frémissantes, d'un souffle ardent, il lui murmura :

— Pourriez-vous me procurer les clefs qui actionnent les écluses de la ville ? J'aimerais tant connaître leur fonctionnement.

Malgré son envoûtement et sa griserie, Dahut recula, effrayée.

— Quel noir dessein poursuivez-vous pour me demander pareille chose ?

— Connaître un secret, ce n'est pas s'en servir ?

Et je vois que j'avais donc raison de mettre en doute vos protestations d'amour, puisqu'une telle demande vous épouvante à ce point !

— Ignorez-vous qu'en ouvrant les vannes, c'est la destruction certaine de la ville ?

— Loin de moi pareille pensée !

Et il s'enlaça à sa fringante cavalière, tournoya plus frénétiquement encore et lui caressa les oreilles de déclarations de plus en plus ardentes ; puis voyant l'extase dans laquelle Dahut se trouvait, il lui répéta :

— M'aimez-vous toujours ? Voulez-vous me plaire ?

— Encore une fois je ne puis rien vous refuser.

— Alors, procurez-moi ces clefs que je désire.

Dans sa folie amoureuse, ne sachant ce qu'elle allait accomplir, comme une automate, elle prit la main du prince et lui dit :

— Suivez-moi.

Deux ombres légères glissèrent le long des couloirs. Dahut s'arrêta devant une porte plus riche que les autres, puis laissant son amoureux sur le seuil de la chambre royale, elle pénétra dans la pièce aussi doucement qu'un beau papillon agitant en un léger bruissement des ailes de fines mousselines.

Elle savait que les clefs se trouvaient dans une cassette en fer. Le roi seul l'ouvrait au moyen d'une clef d'or suspendue jour et nuit à son cou.

Dahut regarda son père ; le roi dormait profondément enveloppé dans son manteau de pourpre, ses cheveux blancs comme neige flottant sur ses épaules et sa chaîne d'or autour du cou.

La blanche jeune fille, pieds nus, glissa doucement sur le plancher, se mit à genoux au pied du lit, souleva doucement la tête royale, enleva chaîne et clef et toute triomphante et joyeuse, donna le trésor volé à son sinistre séducteur.

Et comme deux oiseaux de nuit de mauvaise augure, ils coururent aux barrages de la ville !

Au même moment, Saint-Guenolé priait ; dans une vision céleste, il vit la malédiction divine s'abattre sur la nouvelle Gomorrhe, entendit l'appel du Seigneur le pressant d'aller au secours du bon roi.

Il courut au palais : Ah ! Siré ! Sauvez-vous au plus tôt de votre ville maudite ; la coupe des péchés de vos sujets a débordé et la mer va la submerger et la détruire de fond en comble.

Une main criminelle vient d'ouvrir la porte du puits de la ville.

Vite ! Vite ! Sauvons-nous. Prenez les deux chevaux les plus rapides de votre écurie et quittons ces lieux maudits.

Ils sautèrent aussitôt sur deux fringants coursiers et allèrent les éperonner pour accentuer encore leur rapidité lorsqu'ils aperçurent Dahut semblable à un fantôme blanc, l'épaisse chevelure dorée flottant au vent dans un désordre ébouriffant, la figure ravagée d'épouvante, les mains suppliantes implorant grâce et autorisation de se sauver avec eux ; le roi freina son cheval et l'agile écuyère sauta en croupe derrière lui.

Le fracas de l'envahissement des eaux ajoutait encore à l'épouvante de cette nuit terrible. Semblable à un cataclysme vengeur, tout semblait s'écrouler dans la ville corrompue et les flots, en des bonds formidables, abattaient tout, envahissaient tout ; l'écume des vagues déchaînées entouraient, dépassaient déjà nos fugitifs : les chevaux ne pouvaient plus maintenir leur première vitesse.

La colère de Dieu allait-elle aussi terrasser ses deux fidèles serviteurs : Guennolé et le roi Gradlon ?

Le saint moine devant le danger qui les poursuivait comprit ce qu'exigeait la justice de Dieu.

« D'un geste impérieux, il commande au roi au nom du ciel de se débarrasser de sa fille.

— Jette ce démon à l'eau ! Sinon nous périrons tous les trois sous le poids de ses péchés !

Le roi jette alors à la vague envahissante cette belle statue de sa fille réprouvée ; elle roule sur les vagues déferlées et sa blancheur se confond bientôt avec les blanches écumes, puis elle s'abîme dans les eaux à tout jamais.

Satisfaites sans doute de posséder leur proie convoitée, elles se calment aussitôt et arrêtent leur course folle.

Les chevaux reprennent bonne allure, se dégageant de l'étreinte de la mer et mettent pied sur la pente de la montagne.

Les deux fugitifs sont sauvés.

Mais le vieux roi pleure sa fille perdue et sa capitale engloutie.

Reconnaissant néanmoins la nécessité de ce châtiment de Dieu, il va désormais se retirer du monde, vivre dans la société des saints moines à Land-Tévennec.

Mais auparavant, il manifestera sa reconnaissance à Dieu de l'avoir sauvé du désastre.

De concert avec Saint-Guennolé et Saint-Corentin, il va répandre d'abondantes aumônes sur son peuple et

construire de nombreux sanctuaires à la Mère du Sauveur et à la Mère de Marie.

Il se rend d'abord près du Faou en compagnie de Saint-Corentin et de Saint-Guennolé, pour chasser les derniers druides de l'un des plus beaux coins de Cornouaille renfermant un monument druidique des plus vénérés : le dolmen de Rumengol.

Là on sacrifiait des victimes humaines et leur sang rougissait souvent cet autel de pierre. La nuit, on allumait un grand feu en l'honneur des divinités sanguinaires.

Tandis que partout aux alentours le christianisme triomphait, à Rumengol les druides s'attachaient avec l'énergie du désespoir aux derniers refuges de leur culte pros crit. Le roi les en chassa.

L'évêque Saint-Corentin versa l'huile sainte sur la pierre et en fit un autel. Les chênes sacrés furent abattus et dans leurs flancs on tailla une image, celle de la Vierge-Mère tenant entre les bras l'Enfant divin. Le roi ajouta ses largesses habituelles, fit édifier une église pour abriter l'autel.

Corentin et Guennolé y immolèrent la Sainte Victoire. Depuis lors combien de prêtres et d'évêques n'ont-ils pas, après eux, fait couler le sang du Christ là, où s'accomplissaient autrefois les rites les plus cruels !

Ce fut la première église du Finistère dédiée à la Mère du Sauveur.

Mais Gradlon voulait aussi bâtir un temple au Seigneur près de l'endroit où il avait été sauvé des eaux.

Sur le vaste plateau face à la mer derrière lequel

s'étendait la profonde forêt de Névez, s'élevait un temple non pas druidique mais gallo-romain ; on y adorait une idole appelée *Mater casta*, la mère chaste. Cette superstition durait depuis longtemps. Toutefois ni l'idole, ni le temple furent détruits.

Gradlon, ayant ouï dire tous les prodiges accomplis sur cette terre par Anne, la mère de Marie, le fit agrandir et embellir. Ce temple devint la chapelle de *Sainte-Anne de la Palue* ; il est le témoignage et le premier sanctuaire élevé à Notre-Dame dans la basse-Cornouaille. Sa construction terminée, on l'appela « *Sante Anna Gollet*. Il devait être situé au sud-ouest des dunes actuelles, sur un terrain aujourd'hui ensablé et recouvert, aux hautes marées, par la mer.

Combien de temps dura-t-il cet édifice ? Une tradition populaire veut qu'il ait été enseveli sous les sables de la baie quelques années après la mort du petit Saint-Corentin, mais les listes d'évêques de Cornouaille ne mentionnent point un deuxième Corentin sur le siège épiscopal de Quimper ; on ne peut donc donner une date précise.

Quoi qu'il en soit, une deuxième chapelle fut élevée, non pas près et face à la mer, mais sur la colline dominant la baie et bien à l'abri des flots et des vents d'ouest.

Elle était de style roman : son abside en forme de four était percée de fenêtres étroites et basses, dépourvues de meneaux, sortes de meurtrières semblables à celles que l'on voit dans les églises des X^e et XI^e siècles. Elle subit diverses modifications et restaurations avant d'être remplacée par l'édifice ayant précédé la chapelle

actuelle. Elle portait les dates de 1230 et 1419 ; c'est donc elle qui reçut la statue en vénération de Sainte-Anne en pierre de Kersanton de 1548, du temps de messire Le Baut, recteur de Plonévez de 1540 à 1667.

Puis, en 1725, une restauration importante lui fut apportée. Trente ans plus tard, de remarquables embellissements furent accomplis par M. Ch. Pezron, recteur de Plonévez de 1755 à 1763.

Au XIX^e siècle, la chapelle de Sainte-Anne, de trop petite dimension, ne convenait plus au grand pèlerinage annuel.

En 1858, on décida, avec le consentement de Mgr Sergent, la construction d'un nouveau sanctuaire. Désormais, Sainte-Anne allait avoir à la Palud, non plus une petite chapelle, mais une vaste église de style gothique flamboyant, où pourront se dérouler de grandioses cérémonies religieuses.

Le nouvel édifice fut béni le 5 août 1866 par M. le chanoine Alexandre, délégué de l'évêque.

Depuis lors il est demeuré tel quel, sauf que son flanc gauche a été percé pour aménager l'élégant oratoire, finement sculpté par Le Naour, marbrier à Quimper, qui abrite désormais la statue de Sainte-Anne. Cette statue n'est pas belle, mais elle revêt cependant un certain air de noblesse et de majesté. La mère de Marie, assise dans un fauteuil, vêtue d'une robe et d'un manteau, tient un livre dans lequel lit la petite Sainte Vierge, debout à son côté. Elle est entourée d'ex-votos et de nombreux cierges brûlent en son honneur. Jadis, durant le grand Pardon, selon un usage assez répandu

en Bretagne, on l'habillait somptueusement des plus beaux costumes du pays. Cela ne se fait plus depuis 1900. Sur le reliquaire que l'on porte en procession, se trouve une petite statuette en ivoire, très artistique, de Sainte-Anne du XVII^e siècle.

A l'intérieur de l'église, on remarque quelques statues en bois, du XVII^e siècle, parmi lesquelles, dans le chœur, Sainte-Anne et Saint-Joachim ; à gauche et à droite, à la naissance des transepts, Saint-Corentin avec crosse et mitre, Saint-Guennolé robe noire de bénédictin.

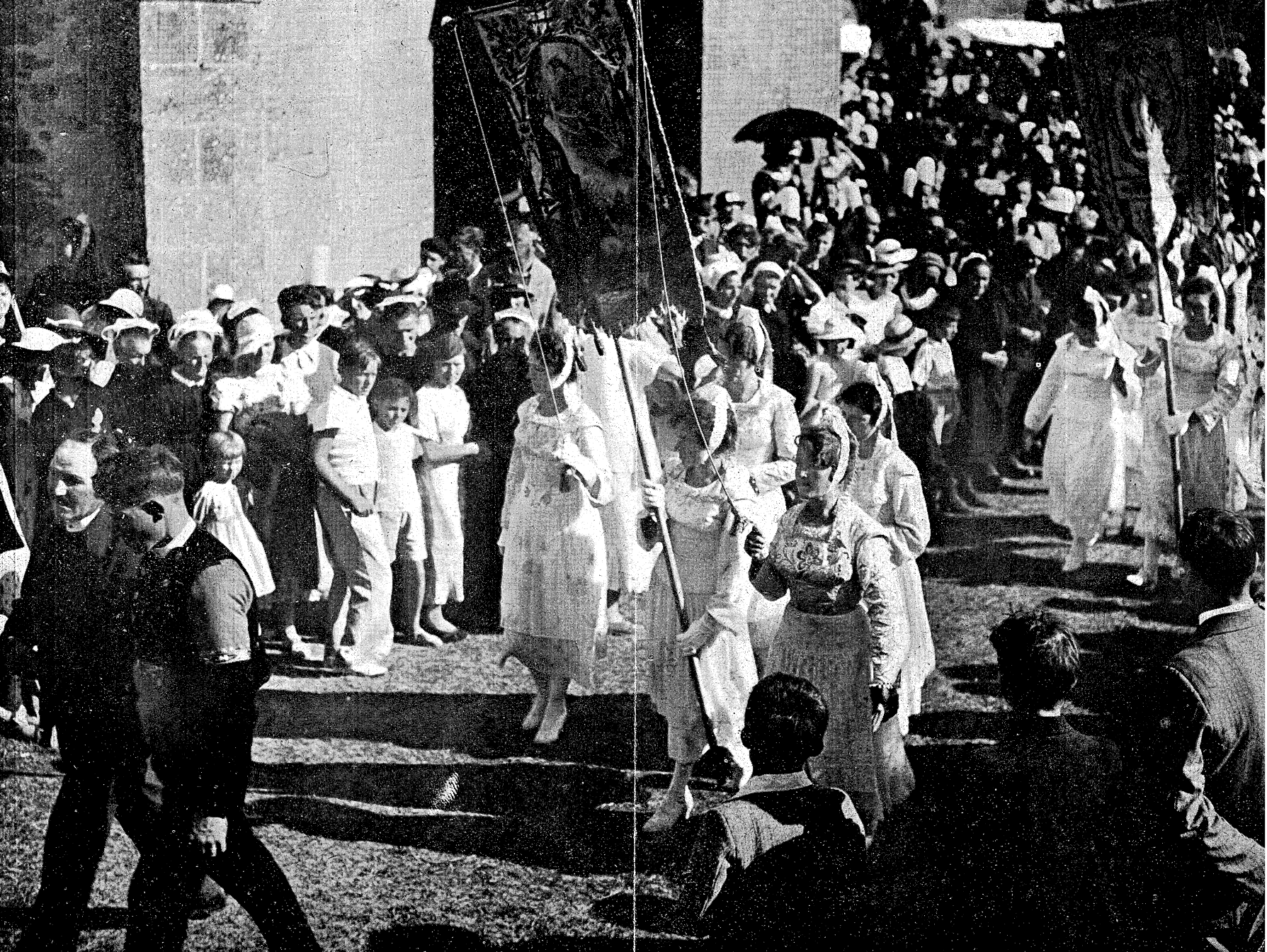
Dans les rétables des autels latéraux, on trouve le groupe du Rosaire à gauche, à droite les saints diacres, Etienne et Laurent, accompagnés de Saint-Mélar, patrons secondaires de la paroisse. Ces groupes sont de 1625.

Comme toute chapelle de pèlerinage, celle de Sainte-Anne a sa fontaine ; malheureusement l'édicule ancien qui la surmontait a été renouvelé et remplacé par un autre qui manque de style. La niche contient deux statues en pierre de Sainte-Anne et de la Vierge, fort anciennes et gracieuses. La niche a été gravement endommagée et la Vierge décapitée par les occupants le 23 janvier 1944.

La chapelle renferme les vitraux suivants :

Dans le côté nord : une ambassade de trois évêques francs vient voir Gradlon ; le roi est assisté de Saint-Guennolé et Saint-Corentin.

2° Saint-Guennolé vieux choisit son disciple Gwénaél pour lui succéder à l'abbaye de Landévennec.



3° Saint-Hervé, aveugle, vient quêter à Plonévez avec son petit guide et son loup apprivoisé.

4° Saint-Thégonnec devant la grange où il a enfermé les oiseaux dévastateurs, afin de pouvoir se rendre au pardon de Sainte-Anne.

Dans le côté sud :

1° Le lépreux auquel le saint roi Judicaël a fait traverser une rivière se transforme soudain en Jésus et le bénit.

2° Saint-Guennolé appelle le petit Gwénaël qui deviendra son successeur.

3° Saint-Milliau, roi de Cornouaille, accompagné de son fils Mélar, vient se plaindre de son frère à Saint-Guennolé et à Saint-Corentin.

4° Saint-Ronan force un loup à lâcher un agneau et à le déposer aux pieds de son propriétaire.

5° Le roi Gradlon vient à la Palud s'enquérir où en est la construction de la chapelle entreprise par Saint-Guennolé pour honorer l'aïeule de Jésus.

Les grandes fenêtres du transept comprennent chacune deux sujets.

Au transept sud : 1° le transport, des reliques de Sainte-Anne de Palestine en Gaule ; une barque conduite par des anges, dans laquelle se trouvent Saint-Maximin, Sainte-Madeleine, Sainte-Marthe, Saint-Trophime, Saint-Lazare, Marie Alphée et Marie Zébédée.

2° Le miracle de la découverte des reliques de Sainte-Anne dans la crypte d'Apt en présence de l'empereur d'Allemagne en 792, le jour de Pâques.

Au transept nord :

1° La mort de Sainte-Anne entourée de Saint-Joseph, de la Sainte-Vierge, de Jésus qui bénit la mourante, de Marie Alphée et de ses quatre fils ; de Marie Zébédée et de ses deux fils.

2° Sainte-Anne porte Marie ; la Vierge porte elle-même Jésus sous forme d'arbre de Jessé et les quatre grands prophètes.

Les vitraux du chœur représentent :

1° Au milieu, Saint-Joachim, Sainte-Anne et la Sainte-Vierge enfant.

2° A gauche, l'annonce à Saint-Joachim, la rencontre des saints époux à la Porte dorée ; la découverte de la statue de Sainte-Anne par Nicolazie.

3° A droite, l'annonce à Sainte-Anne, la naissance de la Sainte-Vierge ; le monument aux 240.000 Bretons morts pour la patrie durant la première guerre mondiale.

La chapelle possède aussi une belle lampe votive offerte par la reine Marie-Amélie en 1841. L'offrande était accompagnée d'une lettre datée du 2 février 1841 adressée à M. Pouchous, recteur de Plonévez-Porzay par la reine de France. Elle mettait Sa Majesté Louis Philippe et toute la famille royale sous la protection de Sainte-Anne et promettait de ne jamais oublier la chapelle de l'aïeule de Jésus.

En 1888, à l'occasion de sa première visite *ad limina*, Mgr Lamarche, évêque de Quimper et de Léon, reçut de sa Sainteté Léon XIII un bel ornement blanc portant à l'intérieur l'inscription suivante :

« Offert par Sa Sainteté Léon XIII à Monseigneur de Quimper pour Sainte-Anne-la-Palud. Rome, 1888 ».

Après soixante ans, cet ornement est encore en bon état.

Ce très ancien pèlerinage de Sainte-Anne-la-Palud connut diverses fortunes. Dès le début, sa renommée s'étendit à tous les alentours. Fondé par des saints personnages, il prit une grande place dans la vie des croyants cornouaillais, d'autant plus importante que les Bretons vouèrent de bonne heure une très grande affection à leur « bonne grand'mère ».

C'est la raison pour laquelle ce sanctuaire attira de si grandes foules.

Malheureusement, son histoire n'a pas été conservée soigneusement dans les vieilles archives.

A la fin du VII^e siècle, le pèlerinage était pourtant déjà fréquenté. Un inventaire de 1602 indique qu'il était très florissant au XII^e siècle ; il décline au XVII^e siècle. A partir de 1640, Jean Féburier, recteur de 1657 à 1665, le néglige tellement qu'en 1660 on nomme plus de fabricant pour Sainte-Anne.

Son successeur, Jean Billuart, docteur en théologie, recteur de 1666 à 1700, releva le Pardon après la brillante mission du père Maunoir de 1666 ; si bien qu'à sa mort survenue en 1700, le culte de Sainte-Anne-à-la-Palud brillait dans toute sa splendeur.

Vers le milieu du siècle suivant, il déclina à nouveau. En 1760, le pèlerinage n'existait plus pour ainsi dire. Pour le ranimer, le recteur de Plonévez, Messire Charles Pezron, eut l'idée d'organiser des luttes avec prix de 1755 à 1763, pour attirer les étrangers au Pardon.

Cela réussit, car les Bretons de tous temps ont été passionnés de ces luttes de corps à corps. Les tournois de ce genre pratiqués dans un fastueux décor à Bannalec, Scaër, Melgven, Quimperlé et Gouesnach-Fouesnant en sont la meilleure preuve.

Mais quelle aberration de recourir à une pareille mise en scène pour ranimer la dévotion à la grand'mère de Jésus ! Et comme Anatole Le Braz, le sceptique pourtant, a bien raison d'affirmer que « Nos Pardons bretons sont des fêtes de l'âme ». Les transformer en fêtes profanes, c'est leur enlever leur charme, leur utilité et leur raison d'être. Qu'ils restent donc des fêtes de l'âme et ils conserveront tout leur attrait.

C'est ce que comprit son successeur, l'abbé Mathurin Le Maître ; il intensifia les cérémonies religieuses et le pèlerinage prit de plus en plus d'éclat jusqu'à la Révolution. Les processions étaient rehaussées par la présence de plusieurs moines de Landévennec.

Mais la nouvelle bourrasque antireligieuse, va-t-elle avoir raison de ce vieux pèlerinage ?

Tout va être mis en œuvre pour traquer les prêtres et religieux qui vont s'efforcer, malgré tous les obstacles de maintenir la dévotion à Sainte-Anne et d'organiser clandestinement, et généralement nuitamment, les pardons d'autrefois.

L'un d'entre eux, l'abbé Ignace Le Garrec, collaborateur de l'abbé Mathurin Le Maître, « homme instruit, mais qui prêta serment à la constitution », recteur de la paroisse de Plonévez-Porzay, se dévoua sans compter pour maintenir la ferveur au pèlerinage. Il refusa

d'adhérer à la constitution civile du clergé. Au début, on ne l'inquiéta pas et il put continuer son ministère jusqu'en août 1792, puisqu'on trouve à cette date sa signature sur les registres de la trêve.

Mais, quand l'Assemblée législative eut voté, en 1792, des mesures sévères contre les prêtres dits réfractaires, M. Le Garrec dut se cacher, quoique la municipalité et le recteur lui-même adressèrent au département un certificat en sa faveur.

Ne pouvant plus rester à Kerlaz où il exerçait son ministère, il vint aux environs de Sainte-Anne pour soigner des malades. Il s'occupait aussi des pèlerins qui continuaient à fréquenter la chapelle de la Palud.

Désormais sa vie et celle de ses compagnons restés fidèles fut celle de personnes traquées jours et nuits. Le jour, ils devaient se cacher dans les fermes ou les bois, et changer fréquemment de cachettes ; la nuit, ils sortaient de leurs repaires pour accomplir leurs missions : soit pour confesser, baptiser, soit pour célébrer la messe vers minuit et organiser ensuite des processions autour de la chapelle. Mais dès que le jour apparaissait, la Palud redevenait déserte.

La chose transpirait néanmoins aux alentours et les autorités révolutionnaires lancèrent les gendarmes aux trousses de ces prêtres qui avaient l'audace de braver leurs ordonnances. Mais chaque fois qu'ils arrivaient à l'endroit où ils pensaient découvrir les réfractaires, ils ne trouvaient personne, leur arrivée étant chaque fois annoncée à l'avance.

Déçus et furieux, ils se mirent ensuite à parcourir

les fermes du voisinage et arrivèrent un certain jour à Moner Keryar où se trouvaient précisément l'abbé Le Garrec avec deux autres prêtres. Ils n'eurent le temps en les voyant que de se sauver par une fenêtre de derrière et de gagner une meule de foin où leur avait été aménagé un abri.

Les gendarmes ayant trouvé dans la maison l'autel où l'on avait célébré la messe menacèrent de mettre le feu à la ferme si on ne leur livrait pas les interdits.

Une femme qui préparait le repas leur répondit : « Vous pouvez le faire, ce sera le meilleur moyen d'appeler de l'aide ».

Cette menace les empêcha de réaliser leur menace.

Une autre fois, les gendarmes apprirent d'un petit pâtre que M. le vicaire non-citoyen (on désignait ainsi l'abbé Le Garrec) se cachait dans le bois de Kergall. Ils se lancèrent aussitôt à sa poursuite, pénétrèrent dans la forêt où travaillaient des bûcherons.

Ceux-ci, en les apercevant, sautèrent sur leurs haches, entourèrent les poursuivants, les désarmèrent, les ligotèrent et les hissèrent sur leurs chevaux qu'ils piquèrent pour les faire déguerpir en vitesse.

Mais la police n'accomplissait pas toujours des tournées infructueuses. Dans la nuit du 6 au 7 janvier 1793, elle arrêta l'abbé Le Gac à Koz-Vaner ; le 15 février suivant, l'abbé Pennanec'h, recteur de Meilars-Tréfentez et le Père Maximin du côté de Kerlaz.

Puis l'arrêté départemental du 6 janvier fit fermer toutes les chapelles. La surveillance devint très active dans la région de la Palud. Les réunions s'espacèrent de

plus en plus dans la crainte de collisions entre pèlerins et police. Les assemblées n'étaient annoncées que lorsqu'on avait des informations très sûres.

Un habitant de Plonévez, Potr Youen Keryekel, parcourait chaque semaine le pays de la montagne de Telgruc à Quimper pour se renseigner sur les passages des « Bleus », ou l'activité de la police. Ce n'est que lorsqu'il n'y avait rien à craindre que l'on se rendait le soir à Sainte-Anne pour prier et assister à la messe qui se célébrait dans une grange de Penfrad-Vihan.

La vie errante épuisait M. Le Garrec, dont la santé déclinait fortement. Après l'arrêté du 7 mars 1793, renforçant encore les moyens de persécution en vigueur, il fit savoir qu'il désirait « se rendre en arrestation ». Il fut saisi, enfermé à l'abbaye de Kerlot à Quimper, transféré aux Capucines, puis finalement conduit en juillet 1794 aux pontons de Rochefort.

Lors du grand pardon de 1794, les autorités envoyèrent un fort détachement à Sainte-Anne pour interdire le rassemblement des pèlerins. Mais en voyant la multitude, les soldats se retirèrent après avoir mutilé la croix de Kamezen.

Libéré des pontons en février 1895, M. Le Garrec rentra chez lui à Kerlaz et signa, le 4 prairial suivant, une déclaration de résidence à laquelle la police des cultes ajouta cette note : « Je n'ai reçu aucune plainte de ce prêtre ».

Ces beaux jours d'armistice furent mis à profit par les habitants du Porzay et les pèlerins affluèrent de nouveau vers la chapelle de Sainte-Anne-la-Palud réouverte.

Malheureusement, la guerre aux prêtres insermentés recommença en novembre. Un nouvel arrêté fut signé contre eux. La police reçut l'ordre d'arrêter M. Le Garrec au bourg de Kerlaz. S'étant caché, on ne put le joindre. Il resta dissimulé pendant tout le Directoire ; néanmoins il remplissait son ministère çà et là, car des rapports de police signalent sa présence de Plonévez à Briec.

Durant cette deuxième période de la Révolution, il baptisa à Sainte-Anne le petit Douarneniste futur M. Guichaoua, le géomètre de la Palud. « Il avait eu, » écrivait-il en 1877, l'honneur et le bonheur d'être baptisé par le saint et courageux Garrec au pied du rocher « dominant la colline de Sainte-Anne ».

Ce prêtre fut en fait le chapelain de Sainte-Anne-la-Palud pendant la période tourmentée de la Révolution.

Au Concordat, M. Le Garrec devint recteur de Ploëven, puis de Saint-Evarzec où il mourut en 1814 à l'âge de 80 ans.

Un arrêté du 23 mars 1796 ordonna la fermeture de toutes les chapelles non succursales. En conséquence, Sainte-Anne fut fermée. Une grande foire devait se tenir le 23 avril suivant à la Palud. Le citoyen Mancel, originaire de Locronan, représentait le département en qualité de commissaire du Directoire exécutif dans le canton de Locronan.

En prévision de cette manifestation agricole, ce magistrat-citoyen demanda au préfet l'autorisation d'ouvrir la chapelle de Sainte-Anne « seul refuge contre la pluie et l'orage ».

Adressa-t-il cette requête, uniquement pour le motif qu'il indique, ou pour permettre à la population de reprendre, à l'occasion de la foire, leurs dévotions à Sainte-Anne. Il ne voulait pas sans doute donner le vrai motif de sa pétition de crainte de passer pour un défenseur d'une religion abolie ou un fanatique.

D'autre part, on était en 1796. L'administration connaissait de grandes difficultés de ravitaillement ; la dépréciation des assignats, les changements de dates des foires, la taxation des denrées avaient tué la confiance, on ne fréquentait plus les foires. Le paysan se repliait en lui-même, restait chez lui, attendant des jours meilleurs.

Il est possible, dans ces conditions, que les administrateurs du canton de Locronan aient pris cette initiative de réclamer l'ouverture de l'église pour attirer davantage de cultivateurs à la Palud et de favoriser ainsi le ravitaillement et le commerce local.

Les fouilleurs d'archives n'ont pas trouvé la réponse du département au commissaire Mancel. On ne peut donc savoir si les Bas-Bretons eurent le bonheur, le 4 floréal, an IV, de prier la statue de 1548.

Par suite de la fermeture des chapelles, plusieurs de celles-ci furent vendues. Celle de Sainte-Anne échappa d'abord à la mise en adjudication. Elle n'aurait peut-être pas été vendue, s'il ne s'était trouvé non loin de son sanctuaire, au petit fort de la pointe de Tréfenteg, un soldat, garde-côtes, des plus fanatiques. Il demanda en février 1796 que Sainte-Anne et ses dépendances fussent confisquées et vendues au profit de la Nation. On

ne tarda pas à lui donner satisfaction. Le tout fut adjugé le 27 juillet 1796 à François Cosmao de Quéménéven pour la somme de 1.650 livres.

L'acquéreur s'efforça de se procurer les dons des pèlerins en déclarant qu'il ferait « des offrandes dont les « fidèles feront hommage à Sainte-Anne. Je retirerai « d'abord ma mise, parce que cela est juste ; je diviserai « le surplus des oblations en trois portions. J'en donne- « rai une aux prêtres, la seconde sera réservée aux répa- « rations urgentes de l'église et la troisième distribuée « aux braves défenseurs de la patrie... ».

Cette pièce d'éloquence, écrite par un lettré du district, ne donna pas les résultats espérés, et Cosmao dut payer le montant de son acquisition de la vente des produits de sa ferme.

Il demeura sept ans propriétaire de la chapelle de Sainte-Anne et put récupérer sans doute le prix de son achat, mais il recueillit surtout le mépris des honnêtes gens.

L'autorité diocésaine, informée de cette exploitation scandaleuse, ferma la chapelle en 1802.

Cosmao s'efforça aussitôt de se débarrasser de ses biens compromettants et vendit « la chapelle, fontaine « et palue de Sainte-Anne, le 3 septembre 1803 pour la « somme de 1.200 fr. » à deux bons catholiques : Pierre Cornic de Trévili, et Yves Kernaléguen de Réravriel.

Ceux-ci, le contrat signé, mirent l'Eglise en possession de la chapelle.

La loi de 1905 sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat mit sous séquestre tous les biens de Sainte-Anne. Le

maire de Plonévez, M. Le Floch, refusa la dévolution de ces biens à la commune, ne voulant pas que celle-ci s'enrichit par le vol. Les maires suivants l'imitèrent. Heureuses décisions. Les terrains de Sainte-Anne non dévolus firent dès lors retour à l'Eglise en exécution de la loi du 15 février 1941.

Dès le début du XIX^e siècle, les pèlerinages de Sainte-Anne-la-Palud prirent un essor considérable, à tel point que son recteur s'efforça de remplacer la chapelle existante par une église beaucoup plus vaste.

Mais auparavant, il voulut obtenir des indulgences nouvelles pour cet important sanctuaire. Le concours des fidèles, 70.000 paraît-il à l'époque, parut si considérable à Mgr de Poulpiquet qu'il demanda et obtint du pape Grégoire XVI, le 26 novembre 1833, plusieurs indulgences plénières et partielles pour le sanctuaire de la Palud :

Indulgence plénière le 26 juillet, les premier et dernier dimanche d'août et le samedi veille de ce dernier dimanche ;

Indulgence partielle les 1^{er}, 15 et 31 août et les dimanches et mardis de ce mois.

Ces faveurs sont accordées pourvu que l'on observe les conditions habituelles, plus une visite à la chapelle en disant des prières en faveur de l'union des princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de la Sainte Eglise.

En 1846 et 1847, le pape Pie IX accorda de nouvelles indulgences :

Indulgence plénière le mardi qui suit le dernier dimanche d'août ;

Indulgence plénière un mardi de chaque mois au gré du fidèle, moyennant les conditions ordinaires et triple récitation du Symbole des Apôtres en l'honneur de la Sainte Trinité.

Mgr Graveran, voyant que la piété et le nombre des pèlerins augmentaient chaque année, obtint du pape Grégoire XVI, le 31 mars 1841, la création d'une Confrérie de Sainte-Anne dotée de riches indulgences pour ses membres :

Indulgence plénière le jour de leur réception ; à l'article de la mort et le jour de la principale fête de la Confrérie, fixée au dimanche qui suit l'Ascension ;

Indulgence de 7 ans et 7 quarantaines dans quatre autres jours de fête au choix de l'ordinaire ;

Indulgence de 60 jours pour toute bonne œuvre ;

Enfin, avantage de l'autel privilégié pour toute messe dite à Sainte-Anne pour tout membre défunt.

Dans l'église neuve et actuelle de Sainte-Anne, M. Postic, recteur de Plonévez de 1866 à 1886, érigea un chemin de croix le 16 décembre 1866, jour du Pardon annuel de Saint-Corentin.

Voici par ailleurs les jours de dévotion à Sainte-Anne :

On y célèbre la messe basse tous les mardis de l'année à moins de fête célébrée comme le dimanche.

L'assistance est plus nombreuse le 1^{er} mardi de janvier, le mardi-gras où les confessions sont importantes, le mardi des Rogations et les mardis de Carême, Cer-

tains ont la dévotion des trois mardis consécutifs de Carême.

La messe matinale et la grand'messe ont lieu :

1° le 2^e dimanche de Carême (Pardon de Saint-Guenolé mort le samedi veille de ce dimanche) ;

2° le mardi de Pâques ;

3° le dimanche après l'Ascension ;

4° le 26 juillet, fête de Sainte-Anne ;

5° le dimanche qui suit cette date (petit Pardon) ;

6° les dimanches du mois d'août à l'exception du deuxième ; fête de Saint-Miliau, pardon de l'église paroissiale ;

7° le samedi veille du grand Pardon et le mardi suivant ;

8° le 3^e dimanche de l'Avent (Pardon de Saint-Corentin).

Le mardi des Rogations, la procession se rend de Plonévez à Sainte-Anne où se célèbre la messe de la station.

Le sanctuaire de Sainte-Anne-la-Palud prenant de jour en jour plus d'importance et de célébrité en raison des nombreuses indulgences accordées à ses pèlerins et des prodiges de toutes sortes qui s'y accomplissaient, il s'y déroula au cours du XIX^e et du début du XX^e siècle de solennelles cérémonies.

D'abord le 30 juillet 1848, la translation des premières reliques de Sainte-Anne donna lieu à une fête grandiose en présence du bureau des marguilliers.

Déjà, à cette époque, la procession revêtait une brillante solennité : en tête, des jeunes gens, dans leurs ri-

ches costumes de fête, portaient les quatre bannières de la paroisse, puis les hommes mariés, la poitrine barée de broderies d'or étincelantes, transportaient les neuf croix. La croix d'argent de Sainte-Anne, entourée de ses oriflammes en or fermait ce premier cortège.

Venaient après sur deux rangées, un cierge à la main, les hommes les plus vénérables de la commune au nombre de 62. Après eux, brillait la bannière de la Sainte-Vierge, tenue par deux jeunes personnes de blanc habillées, décorées de paillettes brillantes, dont chacune avait, pour compagnes, deux fillettes du catéchisme en blanc également.

Puis, tenant un cierge à la main, 66 jeunes personnes vêtues de blanc également ; au milieu d'elles, la statue de la Sainte-Vierge était portée par huit personnes et les rubans du brancard tenus par huit fillettes du catéchisme.

Ensuite s'avancait majestueusement la bannière de Sainte-Anne soutenue par deux élégantes femmes ayant pour compagnes deux fillettes en blanc.

Derrière cette bannière, s'échelonnaient sur deux lignes, avec un cierge à la main, 70 personnes dans leurs plus beaux costumes plonevéziens.

Au milieu d'elles, sur un brancard porté par huit personnes accompagnées de leurs filles du catéchisme, s'élevait la statue de la Bienheureuse Sainte-Anne.

Puis suivaient de nombreux prêtres, un cierge à la main, et, immédiatement avant le célébrant, la relique vénérée, venant de Rome, portée sur un brancard par quatre ecclésiastiques en dalmatique.

Un peuple nombreux et pieux venait après. Tout le long du chemin, une foule recueillie se prosternait humblement au passage des restes mortels de la glorieuse Sainte-Anne.

En arrivant auprès de la chapelle, on découvre alors l'immense foule qui recouvre la Palud.

La relique fut déposée alors sur le maître-autel, puis dans la niche préparée au-dessus du tabernacle.

Comme on le voit, ces cérémonies se déroulaient déjà avec un faste brillant, peut-être pas aussi étincelant qu'aujourd'hui. Elles sont la meilleure preuve de l'attachement des Bas-Bretons à leur bonne grand'mère.

Dès le V^e siècle, ils l'ont adoptée avec amour et se sont mis sous sa haute protection ; depuis l'âeule de Jésus ne cesse de répandre sur cette région de la Palud ses bénédictions les plus abondantes.

On comprend mieux pourquoi les autorités religieuses se soient efforcées d'obtenir du Vatican des reliques de Sainte-Anne.

Qu'était donc devenu son corps, après sa mort survenue à Jérusalem. Tout s'accorde à reconnaître qu'il y fut transporté en Gaule probablement par Lazare, Marthe et Marie-Madeleine lorsqu'ils furent chassés de la Judée, et confié à Saint-Auspice, premier évêque d'Apt ; celui-ci, avant de subir le martyre, cacha dans un souterrain le corps de Sainte-Anne pour le soustraire aux invasions des Visigoths et des Sarrazins.

On le découvrit en 792, à la suite d'un miracle, dans les circonstances suivantes :

Dans la cathédrale d'Apt, le jour de Pâques de cette année, Charlemagne assistait à l'office, entouré de ses chevaliers et du peuple.

Brusquement, un jeune homme aveugle et sourd-muet, fils du seigneur de Simiane, chez qui l'empereur était descendu, entre dans l'église, paraissant guidé par une main invisible ; il fait signe qu'on enlève une dalle et qu'on creuse.

Charlemagne ordonna que l'on obéisse à son désir.

On lève la dalle, on creuse et on découvre une crypte avec des reliques.

Aussitôt le jeune homme est guéri et s'écrie :

« C'est elle ».

« C'est elle » répètent en chœur Charles et la foule.

La châsse dissimulée au fond de la crypte fut ouverte et sur un voile entourant les reliques on lisait :

« Ici repose le corps de Sainte-Anne, Mère de la glorieuse Vierge Marie ».

Pendant quatre siècles, ces reliques furent honorées dans la crypte d'Apt. Le 21 avril 1392, elles furent transférées dans la nouvelle chapelle, élevée en leur honneur par la famille Ollier, de Paris.

La reine Anne d'Autriche, désolée de n'avoir pas d'enfants, recourut à Sainte-Anne. En remerciement de lui avoir donné un fils en la personne de Louis XIV, elle vint en pèlerinage à Apt, le 18 mars 1660, et fit construire, à côté de la cathédrale, une jolie chapelle, où le corps de la Mère de la Vierge fut transporté. Il s'y trouve encore. Une notable partie du corps de Sainte-Anne a été envoyée à Rome.



Les deux premières petites reliques de Sainte-Anne la-Palud, dont nous venons de narrer la translation en 1848, furent obtenues, la première, par M. le chanoine Boussard, aumônier des Ursulines de Quimperlé en 1847 ; la seconde par l'abbé de Lézeleuc, professeur au séminaire de Quimper, plus tard évêque d'Autun. (Authentique du 12 août 1847 ; d'après les archives de Plonévez-Porzay).

75 ans après le R. P. H. Le Floc'h, supérieur du séminaire français de Rome, originaire de Kerlaz, rapportait deux parcelles plus importantes du corps de Sainte-Anne : un éclat du bras de Rome et un fragment de côte d'Apt même.

La translation de ces nouvelles reliques s'effectua le 27 août 1922 en grande pompe.

Voici d'après la semaine religieuse de Quimper, le récit de cette grandiose cérémonie :

« Le samedi matin, à 10 heures, les croix et bannières
« de Plonévez se rendirent en procession jusqu'au pro-
« chain carrefour, à 700 mètres de la chapelle où devait
« se faire la remise des précieuses reliques.

« Bientôt arrive le R. P. Le Floc'h. Il fait vénérer les
« reliques aux personnes les plus rapprochées, puis les
« remet au recteur de Plonévez. Elles sont aussitôt en-
« châssées dans le grand reliquaire et la procession se
« dirige vers la Palud, au chant des hymnes et des can-
« tiques. Un trône les reçoit dans l'oratoire que l'on a
« dû ériger pour suppléer à l'insuffisance de la chapelle.

« Aux vêpres en plein air, le prédicateur, M. Mes-
« guen, devenu depuis évêque de Poitiers, développe

« une fois de plus l'antienne *O Mater patriae*, deman-
« dant à Sainte-Anne d'obtenir à ses fidèles une foi plus
« ardente, une plus grande pureté de mœurs et la paix.

« Le soir, la procession aux flambeaux sort de la cha-
« pelle et déroule son ruban de feu sur les flancs de la
« colline. Pour la favoriser, le vent s'est tu, les nuages
« ont fui et permettent aux étoiles de là-haut de con-
« templer leurs petites sœurs de la terre.

« Le dimanche, quand les prélats arrivent, leur pre-
« mière visite est pour le sanctuaire, où reposent, dans
« leur châsse d'or, entourée d'innombrables cierges, les
« reliques de la Sainte. La foule associe son hommage
« et ses prières à ceux de ses chefs spirituels.

« Déjà, dans l'enceinte déclive qui descend en replis
« gazonnés jusqu'aux abords de la chapelle, des milliers
« de pèlerins, sans cesse grossis, silencieux, le chapelet
« aux doigts, attendent en rangs serrés ; on les évalue
« à cent mille en ce jour.

« Bientôt les cloches sonnent à toute volée. Précédé
« de la croix paroissiale, le clergé se fraie un passage
« vers l'estrade qui lui est destinée.

« Le reliquaire de Sainte-Anne le suit.

« N. N. S. S. les évêques et le R. P. Le Floc'h pren-
« nent place dans le sanctuaire improvisé. Mgr Duparc
« a réuni, autour de Mgr Charost, archevêque de Bre-
« tagne, qui préside : N. N. S. S. de Guébriant, le grand
« missionnaire, archevêque de Marciopolis ; Morice,
« évêque de Tarbes ; de la Porte, ancien évêque du
« Mans ; Le Fer de la Motte, évêque de Nantes, qui va
« officier ; Le Senne, évêque de Beauvais ; Dom Domi-

« nique, abbé de Thymadeuc. Mgr Morelle, empêché,
« a délégué ses deux secrétaires. En l'absence de
« Mgr Gouraud, retenu, M. le chanoine Buléon et M. le
« supérieur des chapelains de Sainte-Anne d'Auray
« apportent l'hommage du diocèse de Vannes. Le Par-
« lement est représenté par M. M. Fortin, sénateur ;
« Balanant, Jadé, Simon et Evain, députés.

« Monseigneur de Nantes chanta la messe et bientôt
« la Palud devint tout entière une masse chantante, les
« voix profondes des hommes répondant au timbre
« clair des femmes et faisant déferler en vagues sonores
« la foi et la piété d'un peuple de croyants...

« Après les vêpres, une foule encore plus dense écoute
« un remarquable discours du R. P. Le Floc'h au riche
« exposé doctrinal et à la forte éloquence.

« Détachons-en quelques fragments :

« Né dans ce coin de terre et porté par la destinée à
« Rome, je n'ai pas oublié, dans les magnificences de la
« Ville éternelle, le sanctuaire de la Palud, dont je fus
« le pèlerin aux jours lointains de mon enfance. Sur
« l'ordre du pape, l'abbé de Saint-Paul hors les murs
« m'a remis les précieuses parcelles du bras de Sainte-
« Anne, et l'amitié d'un vieux prélat m'a fait ouvrir le
« trésor de l'église d'Apt en Provence, d'où j'apporté
« un autre fragment sacré.

« C'est pourquoi nous demanderons désormais en ces
« lieux à la Patronne de la Bretagne de glorifier sa main
« et son bras par des œuvres puissantes : *Glorifica ma-*
« *num et brachium dextrum.*

« Vous êtes d'une grande race, doit-on dire à tout

« chrétien. Ne peut-on pas le dire à tout Breton ? Ayez
« donc la sainte fierté qui sied à votre foi. Ayez toute
« la fierté qui sied à votre race et faites que ces deux
« choses : Foi et Bretagne ne se séparent jamais ».

« A la procession, croix et bannières de vingt paroisses passent successivement devant l'estrade, sous les yeux des prélats.

« Entre deux haies profondes d'assistants, la procession parcourt la voie triomphale.

« Deux cents prêtres en surplis, en mozette ou en camail, précèdent le reliquaire porté par des prêtres originaires du Porzay. A son passage, les hommes s'inclinent, les femmes se signent ou tombent à genoux.

« Puis c'est l'apparition des prélats. La crosse en main et la mitre en tête, ils bénissent d'un geste auguste et lent, les fronts qui s'inclinent avec respect.

« Après une heure de ce défilé inoubliable, le Salut du Saint-Sacrement clôt la fête.

« Et après c'est le départ, curieux exode qui disperse à travers toute la Cornouaille, le Léon et le Tréguier, tout un peuple de pèlerins, heureux de la joie éprouvée et fiers de l'hommage rendu à Sainte-Anne ».

Ces solennités attiraient de plus en plus de monde et répandaient très loin la renommée du pèlerinage de la Palud. Les fidèles trouvaient en outre à Sainte-Anne toutes les faveurs spirituelles qu'un dévot pèlerin peut souhaiter.

Il ne manquait à la gloire de Sainte-Anne-la-Palud que la couronne qui brillait au front de Sainte-Anne-d'Auray.

M. Soubigou, recteur de Plonévez de 1906 à 1916, soutenu activement par Mgr Duparc, s'attacha à faire couronner l'image vénérée de « Mamm goz ar Palud ». Le zélé recteur rédigea, en 1911, à l'adresse du Saint Père, une supplique dans ce but, la justifiant par les raisons suivantes : ancienneté du pèlerinage, dévotion croissante des fidèles et grâces signalées obtenues à travers les siècles.

Monseigneur la déposa lui-même aux pieds du Saint-Père. Elle trouva au Vatican un excellent avocat en la personne d'un enfant même de Plonévez-Porzay, le Révérend Père Le Floc'h, supérieur du Séminaire français, heureux de témoigner sa reconnaissance à Sainte-Anne pour un bienfait personnel.

Il plaida si bien la cause de Sainte-Anne-la-Palud que Mgr Duparc reçut un an après la lettre suivante datée du 7 février 1913 :

« Sa Sainteté a daigné prendre en bienveillante considération votre requête, interprète des vœux du recteur dudit sanctuaire et des pieux fidèles et Vous accorde volontiers l'autorisation de couronner en son Auguste Nom, la statue miraculeuse et séculaire de Sainte-Anne, vénérée dans le sanctuaire de la Palud... ».

Mgr dans sa joie fixa aussitôt la date de la cérémonie du Couronnement au dimanche 31 août 1913, jour même du Grand Pardon de Sainte-Anne.

Cette fête connut un grand apparat et réunit une foule immense.

Toute la Palud est décorée magnifiquement.

Des guirlandes serpentent leurs rubans multicolores

sous les voûtes de la chapelle. Les oriflammes, les banderolles et les écussons tapissent les murs.

A l'extérieur se dresse une estrade, avec un élégant oratoire au centre.

La fête commence par un tridum auquel participe déjà un grand nombre de pèlerins.

Le samedi, dès cinq heures du matin, les premiers fidèles arrivent. A la grand'messe, le nombre des assistants est déjà considérable. Les vêpres se chantent à l'oratoire extérieur ; le prédicateur célèbre la puissance de Sainte-Anne et ses bienfaits devant plus de 15.000 personnes.

C'est ensuite la nuit, une nuit animée par les chants vibrants des pèlerins, nuit grandiose qui dut rappeler à la Grand'Mère du Sauveur celle où les anges chanterent aussi la venue de son Petit-Fils sur terre.

Le grand jour était arrivé.

A 9 h. 30, un cortège immense et imposant sort de la chapelle et se dirige vers l'estrade. Les croix et bannières des 33 paroisses venues à la fête avec leurs « processions » ouvrent la marche, suivies de 200 prêtres en surplis, des chanoines et des prélats. Des ecclésiastiques originaires de Plonévez portent les couronnes de vermeil destinées à orner dans un instant les fronts de Sainte-Anne et de son auguste Fille. 15 notables de la paroisse supportent sur leurs épaules la lourde masse de la vénérable statue de granit.

« Au chœur prennent place Mgr Duparc, Mgr Pichon, coadjuteur de Port-au-Prince ; Dom Briec, abbé mitré de Thymadeuc ; M. le chanoine Le Pen-

« nec, délégué de l'évêque de Saint-Brieuc ; M. le chanoine Ollivier, délégué de l'évêque de Nantes ; Mgr Gouraud, évêque de Vannes, qui chantera la messe.

« Le diocèse de Quimper est représenté par la plupart de ses archiprêtres et de ses doyens. De nombreuses personnalités du clergé vannetais ont accompagné leur évêque aux pieds de la « sœur » de Sainte-Anne d'Auray. M. le curé de la Madeleine d'Angers apporte, avec les aumôniers d'Angers et de Trélazé, l'hommage des Bretons émigrés dans les ardoisières de l'Anjou.

« Le Parlement est représenté par MM. Daniélou, Hugot-Derville, Soubigou, de l'Estourbeillon et de la Ferronnays, députés ; Villiers, sénateur ; M. le comte de Mun devait arriver à la fin de la matinée.

« La lourde statue prend place sur le trône qui lui est préparé du côté de l'Evangile ; les cérémonies de la messe pontificale ravissent les assistants.

« La schola entonne le *Gaudeamus* de l'introît, la foule mêle sa voix à celle du chœur pour le *Kyrie* et le *Gloria in excelsis*.

« Après un discours breton de M. le chanoine Kerjean, curé de Châteaulin, célébrant la gloire de Sainte-Anne et définissant les devoirs de l'épouse chrétienne, éclate le chant du *Credo*, puis pendant l'Offertoire, un cantique composé pour le couronnement par l'abbé Bernard Cozanet, chanté par la foule avec un entrain jamais surpassé.

« Le moment solennel est arrivé. Cent mille Bretons vont assister au triomphe de *Mamm goz ar Palud*.

« Mgr Duparc, revêtu des ornements pontificaux, se
« dirige, entouré des évêques présents, vers le trône où
« repose l'Aïeule.

« Le spectacle est vraiment inoubliable. Aussi loin
« que le regard peut s'étendre jusqu'à la crête qui, vers
« l'ouest et le nord, profile sur l'horizon les dernières
« rangées des assistants, la foule compacte, innombrable,
« est debout, immobile, silencieuse, dessinant dans
« la transparence étonnante de l'atmosphère toutes les
« ondulations, toutes les saillies du terrain. Des nuages
« ouatés et vides de menaces descend jusqu'au moment
« du couronnement, une lumière grise et douce qui
« laisse aux visages toute leur sérénité.

« Les prières liturgiques commencent par l'hommage
« national à Sainte-Anne, l'antienne *O Mater patriæ*,
« O Mère de la patrie, Anne très puissante, sois le salut
« de tes Bretons et, par ton intercession, garde-leur
« la foi, préserve leurs mœurs, accorde-leur la paix ».

« Des versets suivent, puis l'oraison. L'évêque, alors,
« passe au cou de la Vierge et de Sainte-Anne deux
« superbes croix, toutes ruisselantes de la lumière qui
« se joue dans les diamants et les pierreries. Il couronne
« d'abord, suivant les prescriptions rituelles, le front
« de la Vierge. Quand ses bras s'élèvent, portant la
« couronne destinée à Sainte-Anne, l'émotion de la
« foule est à son comble. Un frisson court à travers le
« placître où s'agite, dans un remous prolongé, la mer
« des coiffures et des têtes découvertes, et c'est comme
« une puissante rumeur d'océan qui salue la Reine des
« Bretons quand, le geste épiscopal achevé, se découvre

« le front de la grande Aïeule resplendissant sous l'or
« de son diadème.

« Des applaudissements éclatent, des vivats s'élèvent
« et le *Te Deum*, entonné par la chorale, unit, dans un
« même élan de reconnaissance et de joie, les cœurs des
« fidèles sujets de Sainte-Anne.

« Cette émouvante cérémonie s'achève par la bénédiction
« solennelle, chantée par les évêques réunis,
« après que Monseigneur a béni la nouvelle et riche
« bannière de Sainte-Anne, qui restera comme un souvenir
« venir de la grande fête... »

(D'après la *Semaine Religieuse de Quimper*)

Après les vêpres, Mgr l'évêque de Quimper développe ce texte des proverbes :

Moulérium fortem guis inveniet,

il en fait l'application à Sainte-Anne et donne un tableau raccourci des relations de Sainte-Anne avec la Bretagne.

Vouloir résumer un sermon de Mgr Duparc est chose impossible.

L'éloquence de ce prélat est si grande, ses gestes si harmonieux et son port si magnifique que quiconque ne l'a pas entendu ne peut comprendre le charme que l'on éprouve à l'écouter, et, en cette magnifique et grandiose occasion, au milieu d'un tel panorama, Monseigneur semblait se surpasser, envoûter vraiment ses auditeurs.

Sa parole caressante et pénétrante chantait en des termes exquis et choisis son amour pour la grand'mère

de Jésus et ses remerciements pour les grands bienfaits qu'elle a répandus sur son peuple breton depuis plusieurs siècles, lui donnant des saints privilégiés, convertissant les pêcheurs, guérissant les malades, relevant les désespérés, protégeant nos marins.

Monseigneur pouvait donc proclamer sa joie de présider une cérémonie, dont il avait été le plus ardent artisan, et qui mettait sur le front de Sainte-Anne les couronnes qu'elle porte déjà dans ses fiefs d'Auray, d'Apt et de Beaupré au bord du grand fleuve canadien.

Et chaque fois qu'il parlait de la grande sainte, de ses générosités, de la fidélité de la Bretagne envers elle, ses gestes nuancés et harmonieux semblaient parcourir, embrasser un merveilleux passé et se modeler sur les mouvements de cet agreste coin de la Palud, et semblables aux mouvements de la mer, tantôt calmes, tantôt bouillonnants, les gestes et la parole de Monseigneur, doux ou plus énergiques, berçaient ses auditeurs ou les enflammaient pour augmenter encore leur dévotion à Sainte-Anne couronnée.

Il termina son sermon en adjurant les pèlerins de rester fidèles à leur grande protectrice afin de maintenir la réputation chrétienne de la Bretagne, pour l'honneur de l'Eglise et leur permettre de prendre part à son triomphe : *Date ei de fructu manuum suarum : et laudent eam in portis opera ejus* ».

Dans la procession, à la suite du groupe formé par les croix et bannières des paroisses, vient la statue couronnée, dressée sur les épaules de 40 notables de la paroisse, divisés en deux carrés, se relayant à tour de

rôle le long du parcours. La sainte accomplit ainsi le tour de son domaine ; nulle reine n'eut jamais, sans doute, pour la précéder, l'entourer, la chanter, la prier et la bénir, une cour et un cortège plus riches, plus vibrants et plus aimants.

Tant de ferveurs et d'attachements séculaires à la bonne grand'mère devaient avoir une origine profonde et recevoir de la sainte, pareillement vénérée, une pluie de faveurs !

S'il est un peuple qui reste attaché à ses principes, lorsqu'il en a fait choix librement, et qui conserve une solide reconnaissance à ses bienfaiteurs, c'est bien le peuple breton et surtout les Bas-Bretons.

Et l'on trouve là les raisons même de l'ancienneté et de la prospérité du Grand Pardon de Sainte-Anne-la-Palud.

La Bonne Grand'Mère de Jésus n'est pas restée sourde à l'affection et aux prières de ses fidèles Bretons ; si elle est devenue aussi populaire dans toute la Bretagne, c'est parce qu'elle a opéré, en leur faveur, de nombreux miracles de toutes sortes. Ils ne se contentent plus les nombreux « ex-voto » exposés dans la chapelle, ainsi que les « exaucés » qui viennent en un long défilé, tous les ans, remercier Sainte-Anne de ses grâces et brûler des cierges devant sa statue couronnée ; ces témoignages constituent la meilleure preuve de la sollicitude de Sainte-Anne pour le peuple breton.

Il est regrettable qu'on n'ait pas tenu une comptabilité aussi rigoureuse et exacte que celle de Lourdes, mais il y a malgré cette carence des preuves éclatantes

de l'intervention miraculeuse de Sainte-Anne envers ceux qui l'implorent.

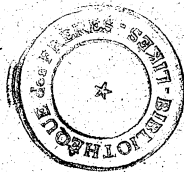
Nous ne citerons que les miracles les plus récents et les plus importants ; ils montreront l'intervention divine de Sainte-Anne envers les affligés :

Celui de M. Alphonse, chef-mécanicien du *Travailleur*, Compagnie brestoise, survenu au cours du mois de juin 1908.

Ce miraculé, dans une lettre adressée le 12 septembre 1912 à un vicaire de Crozon, raconte comment après avoir dîné sur la plage de Sainte-Anne-la-Palud, il eut ses yeux brûlés par les flammes d'une lampe à esprit de bois qui explosa près de son visage. Rendu complètement aveugle, sa femme lui lava la figure, le conduisit près de la Fontaine de Sainte-Anne et lui conseilla de se laver avec l'eau de cette fontaine ; il se jeta de l'eau dans les yeux, quand, ô joie ! il vit la petite statue de Sainte-Anne, il était guéri.

Puis le sauvetage du bateau du patron Eugène Ner de Douarnenez le 3 juillet 1918.

Au cours d'une partie de pêche au large d'Ouessant, ce bateau fut canonné presque à bout portant par un sous-marin boche. L'équipage se mit debout sur le pont, leva les bras en l'air pour indiquer au commandant du sous-marin qu'il voulait se rendre. Rien n'y fit ; les obus tombaient toujours. L'un d'eux enleva une partie du gouvernail ; les mâts, les voiles et la coque étaient criblés d'éclats et deux hommes d'un équipage proche blessés déjà : le patron Belbéoc'h et un marin nommé Fléchant. C'est alors que désespéré et



attendant d'un moment à l'autre l'obus qui enverrait le navire par le fond, le patron Le Ner E. cria à son équipage : « Promettons à Sainte-Anne d'aller à pied, avec nos familles, à son sanctuaire, si nous pouvons rejoindre la terre ». Ce vœu fut accepté par tout l'équipage. Aussitôt le sous-marin cessait le feu et se dirigeait sur le bateau de Nicolas où les Allemands constatèrent deux cadavres ; les autres firent les morts. Ne voyant personne remuer, le sous-marin prit le large et disparut et l'équipage de *Pieuse Paysanne* n° 2016 du patron Ner rentra sain et sauf à Douarnenez.

Ce sont tous ces prodiges qui ont rendu célèbre ce « Grand Pardon ».

En Bretagne, depuis très longtemps, on appelle « pardons » les grandes assemblées religieuses organisées à l'occasion de la fête d'un saint patron.

Les chrétiens se rendent à ces solennités pour gagner des indulgences que l'Eglise accorde à la visite des centres de dévotion. Mais ils ne les obtiennent que par l'état de grâce. Obligation pour eux de se confesser pour obtenir le pardon de leurs fautes. D'où le nom de « Pardons » donné à ces assemblées. Elles deviennent, dès lors, des « fêtes de l'âme » selon l'expression d'Anatole Le Braz.

Des pardons bretons, celui de Sainte-Anne-la-Palud est le plus ancien et le plus connu. Sous l'ancien régime, il se célébrait le dimanche après l'Ascension. Depuis 1803, il a lieu à la fin d'août et comprend trois jours de solennités : le dernier dimanche d'août, le samedi précédent et le mardi suivant.

L'angélus solennel du vendredi soir ouvre la grande fête et répand l'allégresse sur toute la contrée.

« C'est le Pardon, liesse et mystères ! » écrivait T. Corbière.

Et l'on voit arriver des quatre coins de la Palud une foule immense, variée, bigarrée, tout un peuple de jeunes, de vieux, de riches, de pauvres, d'athlètes, d'infirmes et de mendiants. Il en vient de très loin. Les « Plougastel-Daoulas » sont généralement les premiers. Certains viennent à pied, voyagent jour et nuit, d'autres en bicyclettes, en voitures hippomobiles et, depuis quelques années, en autos et en cars.

C'est une véritable marée qui envahit ce coin d'ordinaire désert et paisible.

Au matin du samedi, de longs cortèges de pèlerins descendent en file indienne, parfois en groupes, du Ménez-Hom, puis des côteaux de Locronan, d'autres débarquent sur la plage dans des bateaux de toutes tailles et de tous genres, d'autres arrivent par la grand' route et lorsque tout ce monde, si divers, s'engouffre dans le chemin vicinal qui débouche à la Palud, c'est un défilé unique, bizarre, pittoresque au possible.

Ce sont les mendicots qui ouvrent la marche et quels mendicots ! Toujours très nombreux, ils traînent avec leurs personnes, les misères les plus grandes, les plus hideuses de la terre ! Toutes les infirmités s'étalent à la charité du passant.

Voici l'aveugle adossé à un talus, sa plaque d'identité suspendue à son cou, son chapeau crasseux tendu pour recevoir les sous qu'on lui jette, avec son petit chien

bien assis sur son arrière-train, comme dans un fauteuil.

L'encadrant généralement, un bon vieux, une bonne vieille tout courbés, les visages cisailés par les ans et les vents violents du large, tendent aussi leurs plats pour apitoyer les pèlerins ; ils égrennent leurs chapelets et marmotent des prières en breton, entrecoupées de promesses, de bénédictions de Sainte-Anne pour ceux qui laisseront tomber quelques pièces de monnaie dans leurs sébiles.

Et tout le long du chemin s'échelonnent ainsi ces déshérités de ce monde, certains s'appuyant sur leurs cannes et béquilles, les membres recroquevillés ou tor-dus ; d'autres montrant des visages hideux ou des plaies béantes.

Et tous ces affligés crient leurs détresses, sollicitent la charité des fervents de Sainte-Anne ; certains d'entre eux, surtout les plus jeunes, ne se contentent pas de demander l'aumône, mais ils l'exigent, et sur quel ton ! Ceux qui la leur refusent reçoivent aussitôt un petit chapelet d'aménités et de gros mots.

Dans quelques instants, ils envahiront le terrain vague entourant la chapelle et là ils recommenceront à mendier, certains avec plus d'insolence encore et dégageant une haleine nauséabonde, empuantie par l'alcool acheté avec les premières aumônes. Puis dans la nuit, selon l'usage antique, ils chantent en chœur, avec des voix éraillées :

Eun eskopti a Gerné, war vordik ar môr glaz...

(En l'évêché de Cornouaille, sur le bord de la mer bleue...).

et déguerpissent aussitôt en un long cortège, bruyant, fantastique, macabre. Ils quittent le lieu de leurs meilleures ressources, en vrai troupeau débraillé, chantant de leurs gosiers avinés les louanges et les mérites de la bonne grand'mère du Sauveur.

Pendant ce temps arrive de tous côtés la foule des pèlerins.

Tous les costumes du Léon, du Tréguier, de Cornouaille s'entremêlent dans un décor magnifique ; le long des pentes s'agitent de blanches coiffes, dont la mitre de Pont-l'Abbé semble semer dans la nuit, généralement lunaire du grand Pardon de la Palud, des bougies d'une pâle clarté.

Ce n'est certes pas un des aspects les moins charmant et pittoresque de ce grand pardon breton.

Au cours des cérémonies et des processions qui vont se dérouler jusqu'à la fin de la fête, la richesse, la couleur, les paillettes et les soieries de ces toilettes bretonnes jetteront sur les belles et grandioses solennités de la Palud une note originale, étincelante, unique. On ne la trouve d'ailleurs que très rarement réunie en une si grande variété. Ici, sont en effet réunis tous les costumes du Finistère ainsi que ceux du Tréguier et du Morbihan. Et l'on sait que chez nous, selon le proverbe celtique, il y a :

Kant bro, Kant giz.

Kant parrez, Kant iliz.

Cent pays, cent guises.

Cent paroisses, cent églises.

Aussi lorsque tous ces modèles seront réunis autour de la chapelle ou s'échelonneront le long d'une inter-



minable et somptueuse procession, on peut imaginer l'effet produit !

Ce spectacle est vraiment féérique !

Le voyageur qui passe à la Palud un jour de pardon après l'avoir parcourue auparavant est tout surpris de la transformation des lieux.

La veille il voyait un vaste promontoire dominant la mer, entouré d'une campagne, aujourd'hui déboisée, borné par le Ménez-Hom, l'un des plus hauts points du Finistère, et la colline de Locronan ; il avait alors la vision d'un coin désertique et sauvage.

Mais aujourd'hui tout est changé ; la Palud grouille d'un monde hétéroclite aux visages et aux costumes multiples.

On a l'impression d'une véritable invasion ; il semblerait que toute la Basse-Bretagne s'est donnée rendez-vous au pied de la chapelle de Sainte-Anne-la-Palud.

Autour des marins venus en groupes de Camaret, Douarnenez, Clédén-Cap-Sizun, Audierne et même de la pointe de Plogoff, aux masques rudes et sillonnés des coups de vents tranchants d'une mer souvent féroce, l'on voit des « Plougastel » graves, la poitrine avancée, ouverte pour laisser admirer un plastron blanc bien empesé ; aussi des « Glazicks » à l'allure aristocratique sous leur veste bleue se confondant avec la nuance des grands jours de fête de la mariée préférée de l'Armorique ; et des « Bigoudens » courts, trapus, taillés en nerfs pour pouvoir mieux travailler leur sol de la bigoudennie également dur.

Dans cette foule dense, brillent leurs épouses étin-

celantes sous leurs coiffes les plus variées et les plus blanches, avec leurs costumes garnis de paillettes et de broderies multiples, leurs tabliers tapisseries ornés de dessins variés et des plus jolies nuances.

On dirait une immense noce bretonne, réunissant la meilleure et la plus coquette société du pays.

Cette foule n'est-elle pas là pour constituer une cour royale et rendre un solennel hommage à leur bonne grand'mère du Ciel ?

Et pour une telle manifestation, ne doit-on pas revêtir ses plus beaux atours ? Y a-t-il par surcroît un pays, en dehors de la Bretagne, qui puisse s'enorgueillir d'avoir une si belle garde-robe que le nôtre ?

Dans quelques instants, au cours de la grande procession, la preuve sera administrée de la beauté et de la variété des toilettes bretonnes.

Efforçons-nous, par une peinture aussi exacte que possible, de donner la description véritable de l'un de ces cortèges qui serpente tous les ans autour de la chapelle de la Palud sur le vaste placître de la dune d'environ 150 hectares, à peine suffisant pour assurer le déroulement complet de la procession.

Ayant déjà donné, d'après des compte-rendus de la *Semaine Religieuse de Quimper* des récits de plusieurs cérémonies, nous nous contenterons de décrire la procession aux flambeaux du samedi et de celle du dimanche après les vêpres, au moment où la foule est la plus dense.

Avant la première a lieu dans l'après-midi du samedi la *procession des miracles* ou des vœux ; c'est une manifestation d'action de grâces.

On peut penser que Sainte-Anne est très généreuse envers ceux qui l'implorent ; car ce pieux défilé comprend généralement un millier de personnes ayant un cierge en mains et marchant derrière la croix. Leur attitude pieuse, leur place, indiquent qu'elles accomplissent un vœu et viennent remercier la grand'mère de Jésus de les avoir souvent exaucées.

Cette procession comprend surtout de forts groupes de marins, sauvés des griffes de la tigresse bleue, parfois caressantes, souvent aussi déchireuses de vies humaines ; et de « veuves de la mer » ; celles-ci ont soufflé leurs cierges, pour montrer qu'ainsi s'est éteinte la vie de leurs hommes qu'elles chérissaient. Leur expression est triste, renfermée, empreinte de résignation. On les entend parfois sangloter sous leurs capes grises, manteaux survivant longtemps à leurs deuils.

Puis viennent de vieux paysans et paysannes tout courbés, dont l'expression nous fait comprendre qu'ils ne sont déjà plus de cette terre ; ils regardent, admirent, sollicitent celle qu'ils sont venus implorer ou prier ; le long de leurs mains osseuses, ridées et décharnées, glissent, lentement, les grains d'un chapelet ou d'un rosaire ; tête baissée, les yeux fixes, ils sont entièrement à leurs incantations ; non ! ces gens ne sont plus sur terre, ils ne voient rien, ne regardent personne ; leur foi, leur confiance exaltantes les ont soulevés comme sur des ailes et déjà introduits dans la cité céleste. Leurs pieds semblent collés au sol, leur démarche chancelante, mais leurs esprits sont loin, très hauts ; ils ont franchi les espaces matériels et jouissent déjà des félicités des élus.

C'est dans ces cortèges que l'on peut mieux comprendre et juger la véritable âme bretonne mystique et passionnée. Elle poursuit son rêve, et aussi, et surtout, l'achèvement heureux de leurs destinées, car ils savent bien ces pèlerins, tant les épreuves de la vie les ont déjà ployés, meurtris et terrassés, que le salut est au bout du chemin pour leur apporter le vrai royaume des humains, promis aux hommes de devoir et de bonne volonté.

Que leur importe à ces croyants les misères passagères en face de ce bonheur éternel ! Ils le voient, le possèdent déjà, persuadés que leur grande protectrice leur a déjà réservé une place de choix dans le séjour de son divin petit-fils. Elles pourront se courber de plus en plus ces vieilles gens des vieux pardons bretons, mais leur âme, leur esprit s'élèvent d'autant plus que leur écorce matérielle les abandonne ; l'étreinte animale ne corrompt plus l'esprit du Seigneur ; il s'envole alors à travers un corps de plus en plus laid, cassé, toujours plus haut, plus beau, plus pur, se rapprochant de l'esprit même du paradis de la grande Sainte-Anne...

Parfois aussi, jeunes gens et jeunes filles viennent remercier Sainte-Anne d'un succès ou d'une guérison obtenus, ou lui demander de leur trouver une épouse ou un mari de leur idéal.

A la tombée de la nuit du samedi se déroule la procession aux flambeaux. Elle s'anime et s'éclaire subitement. De la chapelle sort alors un long ruban illuminé ; les cierges éclairent des visages émaciés, mélancoliques, ils font ressortir la blancheur des coiffes, le sombre des capuches des femmes ; le cortège

serpente tout autour du placitre ; lorsque le ciel est étoilé et que la lune jette sur la Palud une clarté blafarde, on croit assister à une fête de nuit : des ombres s'agitent, des fantômes et des fantômes se dressent, se meuvent et se suivent par centaines, des voix s'élèvent et chantent des hymnes et des cantiques bretons et toutes redisent :

D'hor Mamm santez Anna

...Ni'vo fidel bepret !

A notre Mère Sainte-Anne

...Nous serons fidèles toujours !

Le grand jour terminé, les pèlerins se rassemblent face au clocher embrasé. Aussitôt le Credo royal, puis l'Angélus breton jaillissent de milliers de poitrines ; cette immense acclamation populaire vers Dieu remue profondément.

On est désormais dans la véritable atmosphère du Pardon.

Atmosphère de piété recueillie et d'exaltation enthousiaste. La chapelle se remplit. Les confessions commencent et dureront jusqu'à la grand'messe du dimanche.

Dans le sanctuaire, tout s'oublie. Une seule chose compte : prier, chanter, remercier. Veillée nocturne, infiniment prenante, heure de grâces, où l'on chante, où l'on prie, où l'on s'élève jusqu'au Ciel, où d'heure en heure, après minuit, les messes se célèbrent, où l'on communie, où d'aucuns s'endorment sous le doux regard de la plus compatissante des grand'mères, où d'autres dans leur piété fervente ajoutent à leurs longues prières de nouveaux sacrifices pour mieux prouver

leur reconnaissance à Sainte-Anne ou pour obtenir la faveur sollicitée ; si vous les suivez à leur sortie du temple, vous les verrez, en pleine nuit, accomplir le tour de la chapelle sur les genoux nus.

Incrédules, ne riez pas de ces gestes ; ne les jugez surtout pas avec votre esprit gouailleur ou matérialiste, vous ne pourriez les apprécier, car il faut une conviction religieuse profonde et réfléchie pour comprendre ces attitudes.

T. Corbière a écrit :

« Et les fidèles, en chemise,

« (Sainte-Anne, ayez pitié de nous !)

« Font trois fois le tour de l'église

« En se traînant sur leurs genoux ».

Ce poète les a compris. Ils accomplissent leurs vœux :

— Sainte-Anne m'a exaucé. J'ai promis, je tiens.

Plus tard, la chapelle verra un incessant mouvement de fidèles. Ceux qui partent sont aussitôt remplacés par les nouveaux arrivants ; tel un incessant flux et reflux un flot de pèlerins envahit le sanctuaire de la Palud. Il sera beaucoup trop petit pour contenir la foule qui désire assister à la grand'messe où déjà tout le clergé, évêques en tête, officie. Une véritable mer déborde au dehors. Grâce aux micros et aux hauts-parleurs, tout ce monde pourra suivre les cérémonies et prendre part aux chants de la grand'messe.

Au moment de l'élévation, les tambours battent *Aux Champs*. Après l'*Ite missa est*, moment émouvant, évêques et prélats, croisés en mains et mitre en tête, se mettent au bord de l'estrade et bénissent la foule,

Toute l'assistance baisse la tête et se signe de la croix. Aussitôt l'angélus breton, clamé par des milliers de poitrines, achève l'office du matin.

Lentement, la foule se disperse et va se restaurer.

Ainsi éparpillée, on la croirait plus immense encore. Elle déborde même la Palud et se répand dans les champs voisins, les dunes et la grève.

Le touriste non averti, s'il peut dominer ce vaste rassemblement, à ce moment là, sera bien intrigué. Que se passe-t-il donc en un coin aussi désert pour réunir une telle affluence ?

Est-ce une invasion ? Une foire immense ? Le déplacement d'une tribu nomade ?

Non, rien de tout cela ; mais une fête religieuse, l'hommage rendu par tout un peuple à sa grand'mère du ciel.

D'ailleurs, dans quelques instants, lorsque les cloches annonceront les vêpres et qu'une assistance de plus en plus compacte entourera la chapelle, le curieux sera bien vite fixé. Car de toutes les poitrines s'élèvent des chants, des prières. Bientôt, dans un silence religieux, cette mer de têtes humaines, fixée sur un prédicateur parlant cette fois en français, écouter la parole du représentant de Dieu.

Pendant le sermon, la procession s'organise dans la chapelle et le placître. C'est la chose la plus pittoresque, la plus belle qui puisse se voir en Bretagne, bien qu'il y ait des spectacles magnifiques à contempler en terre bretonne.

Anatole Le Braz n'a-t'il pas écrit : « La procession

« de la Palud est une merveille. Pas d'autre mot pour « la caractériser. Impossible de concevoir quelque « chose de plus complet, une vision d'art plus intense, « plus harmonieuse, plus variée ». (Anatole Le Braz : *Au pays des Pardons, le Pardon de la mer*).

Quelle magnificence ! Quelle richesse ! Quels coloris ! Quelle solennité ! en effet.

Tout contribue à donner un éclat unique à cette immense procession. Le cadre, la grande variété des costumes, le brillant des croix, statues et bannières ; le pourpre des prélats, tout rehausse le défilé et lorsque le soleil dore et fait briller tout ce décor, il n'est de cérémonies, même royales, qui puissent concurrencer pareil apparat.

Voici qu'elle s'avance au son des cloches et va défiler devant l'autel extérieur. Evêques, dignitaires, prêtres s'approchent pour participer au défilé.

La procession s'achemine alors à pas lents, chaque paroisse portant et encadrant ses statues et ses bannières ; combien sont-elles ? Vingt, trente, peut-être plus ? Les bannières succèdent aux bannières, les statues aux statues, les croix aux croix. Et chaque emblème est tenu et accompagné d'une cour richement costumée.

Voici les « Glazick », les riches paysans du Porzay, au port majestueux, dans leurs plus belles décorations : veste et gilet bleus aux boutons dorés, garnis de broderies multicolores en fil de soie lyonnaise jaune.

Puis les nombreuses statues de la Vierge et de Sainte-Anne portées par de gracieuses jeunes filles ou de récentes mariées. Les premières ont revêtu leurs toilettes des grands jours de satin blanc, décorées de perles, de

paillettes, lançant de vifs éclats d'une splendeur de rêve.

Les mariées portent leurs beaux habits de noces en fin velours, fine soie, brodés de fil d'or ; leurs poitrines sont ornées de larges plaques de paillettes ou de broderies étincelantes, leurs cols de chaînettes et de croix d'or et d'argent. Leurs coiffes sont un bijou de dentelle, elles sont généralement différentes les unes des autres, car chaque paroisse a son type propre d'habit ; le costume breton est vivant en effet comme la race.

Au sortir du placître, gendarmes et grands scouts dégagent, non sans peine, le chemin que doit suivre la procession, tellement l'affluence est grande.

Les binious et bombardes ouvrent la marche et jouent allègrement les airs préférés de Sainte-Anne.

Entre deux haies humaines, profondes et denses, croix, bannières, statues gravissent la colline.

Les tentures flottent aux vents, les croix brillent, les statues dansent, montent, descendent selon les inégalités du terrain sur les gracieuses épaules des porteuses. Et tout le long de cet interminable cortège, scintille une ornementation riche de tons et de formes.

Cependant bannières, croix, statues passent, passent encore... Derrière eux rayonne au soleil le précieux reliquaire en cuivre du bras de l'auguste aïeule porté par quatre prêtres en dalmatique.

Enfin, Mgr l'évêque, la main levée, va bénir la foule et toutes les têtes se courbent dans un moment de recueillement et de respect.

Au sommet de la colline il s'arrête pour bénir aussi

la mer, champ de labour pour tant de Bretons. La procession fait halte, tous les regards contemplent le ministre de Dieu.

L'or de la mitre, de la crosse, des ornements sacrés brillent encore plus sur la hauteur. Après le chant de l'oraison, Monseigneur, d'un geste large et solennel, asperge et encense trois fois l'immense nappe bleue de la baie de Douarnenez. Le spectacle est à ce moment grandiose et émouvant. Lorsque le temps est calme, le ciel clair, le soleil ardent, cette cérémonie présente une vision idyllique.

Au pied de la dune, la mer s'est transformée en une déesse incomparable. Elle a revêtu sa toilette des grands jours, pris son manteau de gala et, s'il n'est pas d'écarlate, il est d'une nuance inégalable d'un ton outre-mer foncé ; si elle n'a pas pour la parer plus magnifiquement encore, des paillettes d'or et d'argent comme les riches porteuses de bannières qui l'admirent de là-haut, elle se confectionnera bien vite des rubans et des ceintures étincelantes ; pour cela, elle n'a qu'à capter les rayons du soleil, les faire jouer et miroiter dans ses mille petites vagues pour tracer le long de son manteau bleu des gerbes, des traînées lumineuses ; elle se façonne ainsi une garniture de parures diamantées du plus riche effet.

La dominant, les dunes la décorent magnifiquement aussi ; quelle plus jolie galerie que cette colline élevée, décorée en ce jour de fête d'une foule de motifs plus beaux les uns que les autres et colorés des tons les plus variés et les plus chauds !

Et la « belle bleue » peut-elle trouver plus jolie déco-

ration que cette immense foule aux costumes multicolores et aux bannières et statues éclatantes qui s'échelonne le long des dunes ?

L'union, l'harmonie, la beauté de tous les éléments sont complètes en ce jour de grande fête.

Parfois, lorsque le temps ne s'y prête pas et surtout lorsque le vent souffle fort, le panorama change d'aspect ; il n'est pas alors aussi beau, il ne manque pas néanmoins de grandeur et surtout d'enseignement.

Alors, tout se défend contre les forces déchaînées et contre les puissances du mal ; la terre, l'homme, les éléments vivants se dressent, s'arqueboutent pour n'être pas terrassés, balayés. La lutte se livre sur le sol comme elle se livrera demain sur la mer.

La procession doit aussi se défendre, mais elle sort quand même. Et l'on voit alors les beaux gars du Porzay, bout au vent, tenir fermement dans leurs mains calleuses de laboureurs de la terre, les bannières aux larges tentures dans lesquelles s'engouffre le souffle du large, puis les pencher pour leur permettre de franchir la barrière du vent, car il faut que le cortège du peuple de Dieu passe et il passera...

Derrière les hommes, les jeunes filles et les femmes serrent aussi les bois de leurs précieuses statues, s'ajouteront quand il le faut de nouvelles aides, appuieront fortement leurs pieds au sol pour éviter le renversement de leurs dépôts sacrés ; elles ne se décourageront pas aux premières bourrasques, malgré les difficultés de la marche, malgré certains arrêts obligatoires et quelquefois quelques petits accidents, elles avanceront souvent lentement, toujours sûrement. Peuvent-

elles abandonner leurs précieux emblèmes et reliques ?

Non ! car elles ne seraient plus alors les dignes descendantes de leurs ancêtres. Malgré la malice et la persécution des incroyants, les manifestations en l'honneur de Sainte-Anne ont toujours continué depuis près de quinze siècles, ce n'est donc pas le mauvais temps, les forces de la nature qui arrêteront la marche de la solennité commencée.

Et les femmes se montrent aussi tenaces, aussi vaillantes que les hommes. Ceux-ci ouvrent la marche, donnent l'exemple. Elles suivent... La procession continuera donc et accomplira son grand tour de la Palud.

Quel enseignement pour tous !

Comme ils ont donc raison tous ces hommes et ces femmes de se cramponner à leurs emblèmes, de les défendre contre tous les assauts, aussi bien contre ceux des éléments de la nature que contre ceux de l'esprit du mal !

Ne représentent-ils pas leur lumière, leur idéal, leur soutien, leur espérance ?

Cette fidélité à la religion de leurs pères qu'ils viennent témoigner à Sainte-Anne, n'est-elle pas la meilleure garantie à leur vie présente et future ?

N'est-ce pas grâce à la doctrine chrétienne s'ils conservent toujours une vie digne, laborieuse, efficace, charitable ?

Ne doivent-ils pas tout à ces principes chrétiens ? D'avoir d'abord conservé l'amour de la famille, du sol et de leurs frères ?

Non ! ces Bretons n'ont pas dégénéré ! Ils n'ont pas

grossi ces foules animalisées du XX^e siècle ; ils n'ont pas tourné le dos à la civilisation, à la vraie civilisation ; car peut-on appeler « civilisation » ce que l'on voit autour de soi, partout ?

On les traite de « ploucs », d'arriérés, de sauvages ! Hélas ! Ceux qui les insultent de la sorte devraient les suivre d'un peu plus près dans leurs familles, leurs travaux, leurs actions civiques, sociales et charitables. Ils se rendraient alors bien vite compte qu'ils ont conservé des mœurs familiales, professionnelles, patriotiques, dignes, saines et généreuses.

Chez eux ! On ne tue pas la vie, on n'abandonne pas le devoir, on ne retrécit pas l'altruisme, on ne fuit pas l'effort, du moins dans la mesure où ils restent fidèles à l'enseignement du Petit-Fils de Sainte-Anne.

Peuvent-ils opposer de tels actes les critiques, les gouailleurs, les philosophes adversaires de ces saines traditions ?

Ah ! Ils ont voulu jouer aux prophètes, aux superbes, aux malins, tous ces inventeurs de doctrines nouvelles ! Que n'ont-ils pas annoncé avec assurance ? Prédisant avec certitude le bonheur à tous dès qu'ils auraient abattu la religion et la morale, derniers obstacles à l'affranchissement et à l'épanouissement humain.

Ils se sont efforcés de détruire ces fondements les plus puissants des Sociétés et des Nations, et là où ils sont arrivés à chasser le nom et la présence de Dieu dans les prétoires, les écoles, les lois, les cœurs, de partout enfin, on n'a pas tardé à enregistrer de beaux résultats !

Nos philosophes du XVIII^e siècle avaient proclamé : « Non ! le Paradis terrestre n'est pas derrière nous, mais devant nous ! Grâce à la Raison et à la Science nous donnerons au peuple le bonheur que la religion a été incapable de lui donner ».

Ouf ! En effet ça n'a pas tardé, et en fait de bonheur ce sont des ruisseaux de boue, de tyrannies, de sang qui ont déferlé sur notre malheureux pays durant la Révolution de 89 et l'époque napoléonienne.

Oublieux de ces tristes conséquences, de nouveaux adversaires se sont dressés encore contre le règne de Dieu et ont entrepris de déchristianiser la France, promettant après à tous joies, sécurité, bonheur immédiat.

Aussitôt, sous la houlette du plus détestable des renégats, le petit père Combes, on se met au travail : on chasse les religieux, ferme les écoles, les sanctuaires, vole les biens d'église, on laïcise à bloc les livres de classe en rayant le nom de Dieu, on enlève les étoiles du firmament, les christes des prétoires et des assemblées délibérantes... Et toute cette vilaine besogne s'accomplissait au nom de certains principes républicains que Combes invoquait constamment : « Je défends la République contre la réaction... Je n'ai pris le pouvoir que pour combattre les Congrégations... ».

Pouvait-il subsister après ces assauts un semblant de liberté, de fraternité en France ?

Les faits vont se précipiter à une allure vertigineuse.

La mouchardise devient méthode d'Etat ; les fonctionnaires tremblent sous la férule du chef sectaire et hargneux ; le favoritisme règne en maître, la Défense

Nationale est complètement désorganisée ; partout, jusqu'au moindre village, c'est la guerre au couteau, la bataille des clans, des clubs, des partis, puis l'aboutissement fatal : la guerre, le désastre de 1914 et les millions de blessés, d'infirmes, de morts...

On reprend en 1924 la politique anticléricale et c'est aussitôt la division dans le pays avec ses terribles conséquences : abandon de la Rhur en 1925, première faillite de 1926, recrudescence de la lutte des partis, sabotage des usines militaires en 1937 et 1938, et ensuite le cortège inévitable : guerre en 1939, désastre en 1940 avec toutes ses suites...

Croyez-vous que tous ces malheurs aient ouvert les yeux de ces farouches « laïcs », de ces superbes philosophes ? Vous vous trompez !

Les politiciens restent les mêmes, plus bouchés, plus obscurcis encore qu'entre les deux guerres. Et avec de beaux mots, de belles formules, dissimulant mal leur haine, leur sectarisme, on les voit à propos de crédits militaires — cachant le vrai motif de leur hostilité — jeter bas un Gouvernement, aux prises avec les pires difficultés, uniquement parce qu'il a pris, par le décret Poinso-Chapuis, une demi-mesure de justice et de liberté en faveur des familles chrétiennes.

Nous n'avons pas encore fini de payer la note de ces actes stupides et antireligieux.

Pendant ce temps, au milieu du désordre des esprits et des cœurs, les philosophes modernes et incroyants sortent leurs doctrines que l'on peut appeler sans hésitation « doctrines de mort ».

Ils veulent soi-disant étudier, éclairer, conduire

l'homme avec leurs propres lumières, sans se soucier de recourir à Dieu !

Sartre, le plus connu, s'efforce avec son « existentialisme » d'exprimer les sentiments de l'homme au milieu de l'univers et à travers l'existence. Ses conclusions qui aboutissent au « Néant » et à la « Nausée », montrent mieux que n'importe quel raisonnement à quelles turpitudes arrivent les beaux esprits, lorsqu'ils ne sont pas guidés par la boussole divine.

Dieu les a créés à son image, les a pourvus en conséquence d'une grande et belle intelligence, mais dès qu'ils veulent jouer aux demi-dieux, nier le véritable Dieu, ils descendent au-dessous de l'animal, car au moins celui-ci a son instinct pour le conduire et organiser sa vie, tandis que nos philosophes modernes savent très bien détruire, mais pour reconstruire, c'est une toute autre affaire !

Sartre ne le dit-il pas clairement ?

Il y a, d'après lui, deux êtres dans l'homme : l'être *en soi*, tel que l'on est ; c'est notre « facticité ».

L'être *pour soi*, ce que l'on veut devenir, c'est notre « liberté ».

Un conflit permanent existe dès lors entre ces deux états engendrant trois situations :

Ou, nous nous abandonnerons à la facticité comme de simples objets, et c'est la lâcheté.

Ou, nous prétendons être libres, même alors nous ne nous dégagerons pas de la facticité : c'est la mauvaise foi. Dans les deux cas, d'après Sartre, nous sommes des salauds ou des vicieux.

Ou bien, nous assumons librement notre être dans un projet quelconque, c'est alors l'authenticité.

On conçoit que les deux premiers états soient plutôt morbides et qu'ils donnent la « nausée » à ceux qui y réfléchissent, mais l'on pourrait supposer que le troisième est dynamique.

Il n'en est rien pour deux raisons, selon Sartre :

1° l'angoisse. — Dès que nous nous lançons dans une action quelconque, nous subissons « l'angoisse », sorte de peur provenant de notre farouche indépendance envers tout et de notre isolement complet.

2° Le temps. — Le temps rend en effet nos décisions irrévocables car il ne revient jamais en arrière. L'angoisse et le temps poussent donc au désespoir : désespoir d'être délaissés complètement seuls et de prendre des décisions sans appel !

Ce philosophe ajoute : « La liberté ne peut avoir « d'autre but que de se vouloir elle-même... mais nous « ne pouvons pas décider à priori de ce qu'il y a à faire... Nous devons choisir librement, sans subir aucune « pression d'aucune sorte car l'homme est liberté... ».

Mais ajoute encore Sartre : Les autres peuvent nous gêner par leur liberté aussi. Dans ce cas, il faut leur opposer la sienne, d'où conflit engendrant la haine. On peut aussi absorber la liberté d'un autre et le posséder entièrement ; c'est le cas des rapports avec les femmes en particulier. Sur ce terrain, dans ses romans, ce singulier philosophe est grossièrement pornographe. L'on comprend la nocivité de semblables théories ; elles ne peuvent que mener à la mort les individus et les so-

ciétés qui s'en inspirent. Seuls, en effet, l'intérêt, le caprice, l'ambition doivent inspirer les actes des hommes puisque les « existentialistes » ne reconnaissent ni Dieu, ni lois, ni morales ; on comprend, dès lors, qu'un tel matérialisme n'enfante que : guerres, luttes et tyrannies atroces...

Cet existentialisme ne peut donc ni défendre, ni protéger l'existence *réelle* de l'homme ; il la paralyse, au contraire ; lorsqu'il ne l'étouffe ou ne la tue complètement.

Quel pharisaïsme ! Quelles hypocrisies ! Quelles turpitudes ! Quelle stérilité ! Quels dangers ! Ne représentent-elles pas ces néfastes théories du laïcisme et des philosophies scientiste et existentialiste du XX^e siècle ?

Nous avons déjà souffert horriblement de leurs conséquences et souffrirons encore peut-être plus, très prochainement ; aussi riez, riez avec assurance, fiers paysans, fières paysannes de Basse-Bretagne, de tous ces beaux esprits qui voudraient se moquer de vous.

Vous pouvez vous passer des lanternes sartriennes et des déclarations des grands pontifes du laïcisme ; crampez-vous à vos bannières, restez fidèles aux prédications de vos moines évangélisateurs, participez toujours plus nombreux au Grand Pardon de Sainte-Anne-la-Palud ; en agissant ainsi votre existence ne sera pas vaine, triste et sans but comme celle des philosophes modernes, mais elle vous conduira sûrement au port, au vrai port, là où le bonheur n'est pas une simple fiction.



LES
EDITIONS CH. BÉDÉRIC
7, RUE VIS, 7
QUIMPER

Imprimerie « France-Bretagne », Quimper

